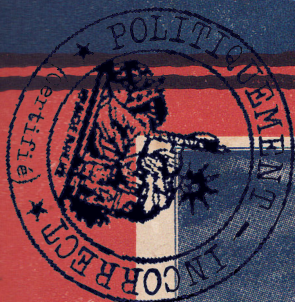


CH. LUCIETO

Prix: 1^f.50

Les Coulisses de l'Espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY



Où James Nobody l'échappe belle

Chaque fascicule contient un récit complet

LA MOMIE SANGLANTE

N° 5



Mars 1929

ÉDITIONS LA VIGIE

THE SAVOISIEN

136, Boul^d S^t Germain - PARIS (VI)

Sir Lee Oliver Fitzmaurice Stack, Grand-Croix de l'étoile de l'Ordre de l'Empire britannique, Compagnon de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges (1868-1819 Novembre 1924) était un officier de l'armée britannique et sirdar, gouverneur général du Soudan anglo-égyptien .



Le 19 Novembre 1924, il a été abattu et assassiné en traversant Caire. Les Britanniques ont répondu avec colère, exigeant du gouvernement égyptien des excuses publiques, une enquête, la répression des manifestations et le paiement d'une forte amende. En outre, ils ont demandé le retrait de tous les officiers égyptiens et des unités de l'armée égyptienne du Soudan, une augmentation de la portée d'un projet d'irrigation dans la Gezira et des lois pour protéger les investisseurs étrangers en Egypte.

Sir Geoffrey Archer , ancien Gouverneur de l'Ouganda, a pris ses fonctions le gouverneur général du Soudan en Janvier 1925, pour la première fois un civil avait tenu ce bureau.



Page de couverture :

Momie de Séthi I^{er} (1290 à 1279 av. J.-C.)

Grand stratège militaire, digne successeur de Thoutmosis III ; il est aussi un roi bâtisseur, dans la lignée d'Amenhotep III. Sa consolidation de l'État et sa politique de grands travaux créèrent les conditions d'une réelle prospérité économique et d'un véritable foisonnement intellectuel et culturel de la société égyptienne.



Saad Zaghloul, né un jour de pluie de 1859 - 23 Août 1927. (لؤلؤ زحل ; ou : Saad Zaghloul, Saad Zaghloul Pacha ibn Ibrahim).

Zaghloul était le chef du parti nationaliste Wafd égyptien.

En février 1924 : Zaghloul devient Premier ministre suite au succès électoral du Wafd⁽¹⁾ qui remporte 90% des sièges au parlement lors des élections.

Saad Zaghloul n'est pas en mesure d'arrêter les manifestations et les émeutes entre les Égyptiens suite à l'assassinat du Sirdar, commandant en chef britannique sur l'armée égyptien. Il est contraint de quitter le pouvoir.

1926 : Saad Zaghloul devient président du parlement, et cela lui permet d'être en mesure de contrôler les actions des nationalistes extrémistes.

23 août 1927 : Saad Zaghloul meurt au Caire.

1 — Le parti Wafd (الوفد) est l'un des plus anciens partis politiques égyptiens. Wafd signifie *délégation* et le Wafd tient son nom d'une délégation, envoyée en Europe pour obtenir l'indépendance de l'Égypte. Cette délégation se transformera plus tard en parti politique.

CH. LUCIETO
Les Couloirs de l'Espionnage International

Les merveilleux exploits
de
James Nobody

COPYRIGHT BY « ÉDITIONS LA VIGIE », PARIS.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris la Suède, la Norvège et l'U.R.S.S.
Vente exclusive pour la France, ses colonies et pays d'occupation réservée aux « Messageries Hachette » 111, rue Réaumur, Paris.

LA MOMIE SANGLANTE

**Où James Nobody
est chargé
d'une importante mission.**

Jamais ce génial détective qu'est mon vieil ami James Nobody, n'eut à résoudre une affaire plus étrange, plus compliquée et, pour tout dire, plus mystérieuse que celle qui, dans les annales judiciaires britanniques, porte le titre sensationnel que voici : *L'Affaire de la Momie sanglante*.

Jamais non plus, il ne risqua sa vie avec une telle désinvolture et, si cette fois encore, le succès vint couronner ses efforts, il ne dut ce résultat qu'aux éminentes qualités et à l'invraisemblable « cran », qui font de lui, le plus grand policier qui soit actuellement au monde.

L'Affaire de la Momie sanglante !

Quel est celui de nos contemporains qui ne se souvienne de l'émoi prodigieux qu'elle suscita dans les masses britanniques, dont la nervosité d'abord, la colère ensuite, se traduisirent par des manifestations à ce point houleuses, que la police et la troupe eurent toutes les peines du monde à les réprimer.

Spectacle sans précédent en Angleterre, que celui de cette plèbe déchaînée qui, tel un mascaret aux vagues tumultueuses, vint déferler jusque sur les marches de *Parliament-House* et tenta d'imposer ses volontés à l'élite.

Sans doute y eût-elle réussi si, en face d'elle, lui tenant tête, ne se fût trouvé ce grand homme d'État, ce diplomate hors de pair, qu'est M. Stanley Carwin, premier ministre de Sa Majesté Britannique.

Ses adversaires eux-mêmes ont reconnu depuis que, depuis l'incomparable prestige dont il jouissait auprès du public, sans l'ascendant qu'il sut prendre sur la foule qui, hurlante et trépidante, assiégea, cinq heures durant, Downing-Street⁽¹⁾, cette redoutable éventualité qu'eût été une guerre entre l'Angleterre et l'Égypte, n'eût pu être évitée.

Souvenez-vous !

Certain soir du mois de novembre, en l'an 1924, dans Londres, comme une trainée de poudre, se répandit la nouvelle de l'assassinat au Caire, du

¹ — Rue où est installée la résidence du premier ministre.

général sir Reginald Stakeston, sirdar⁽¹⁾ de l'armée d'Égypte.

Assailli par une bande de jeunes fanatiques, il était tombé sous leurs coups.

Venant après les troubles incessants fomentés par les disciples de Bassoul pacha, chef du Wald⁽²⁾, succédant à d'autres assassinats du même genre, ce nouvel attentat fut considéré par l'ensemble du peuple anglais, comme un intolérable défi.

C'est précisément parce que ce défi ne fut pas immédiatement relevé que l'opinion s'émut et manifesta de façon aussi véhémence sa colère et son indignation.

Déduisant du fait que les auteurs des précédents attentats, — *soit qu'on n'ait pas pu les découvrir, soit qu'on ait cru devoir user de clémence à leur égard*, — étaient demeurés impunis, il crut, en toute bonne foi, que la mort du Sirdar ne serait pas vengée.

Le communiqué que, dès la première heure, fit le Gouvernement à la Presse et dans lequel il n'était question d'aucune sanction, le confirme dans cette idée.

Inde iræ...

C'était bien mal connaître M. Stanley Carwin que d'affecter de croire qu'il ne sévirait pas en l'occurrence...

Entièrement dévoué aux intérêts qu'il avait pour mission de défendre, ayant une conception très haute du devoir, comprenant, en outre, que le prestige de l'Angleterre sortirait grandement diminué de l'affaire, si l'auteur de ce crime abominable — et, éventuellement, ses complices, — échappaient à un châtement qu'ils avaient cent fois mérité, il avait convoqué d'urgence James Nobody à Downing-Street.

Après lui avoir communiqué les rapports et les renseignements qu'il venait de recevoir du Caire, il lui avait exposé en toute sincérité, sans rien lui dissimuler de la gravité de la situation, les raisons *apparentes* ou *cachées* qui motivaient cette tension si nuisible aux bonnes relations qu'auraient dû entretenir les deux peuples.

— Somme toute, avait dit en substance M. Stanley Carwin au grand détective, j'ai l'impression très nette que, de part et d'autre, des er-

1 — Général commandant en chef.

2 — Parti de l'Indépendance Wafd.

reurs et des fautes ont été commises. Il est même possible que, relativement à cet assassinat, notre responsabilité soit engagée, car nos fonctionnaires et nos officiers détachés en Égypte ont, parfois, la main lourde...

— Hélas ! Ce n'est que trop certain, interrompit James Nobody, soucieux, et j'en sais maints exemples. Mais il ne s'ensuit pas forcément qu'un tel crime doive demeurer impuni.

— C'est tellement mon avis, répondit le ministre, que je vous charge officiellement d'en rechercher les auteurs.

« Mais, afin d'éviter le retour d'un aussi pénible incident, je vous demande également d'établir toutes les responsabilités d'où qu'elles viennent.

« Je ne suis pas de ceux, en effet, qui oublient que, gouverner, c'est prévoir. »

Gravement, James Nobody acquiesça en hochant affirmativement la tête, puis, aussitôt, il déclara :

— Je ne vous ferai pas l'injure de vous demander, Monsieur le Président, si vous avez compris toute l'importance de la mission que vous voulez bien me confier.

« Vous et moi, nous ne nous payons pas de mots, et nous savons ce que parler veut dire.

« J'en déduis donc que si vous désirez que mon enquête soit poussée jusqu'à ses plus extrêmes limites, vous avez déjà envisagé les moyens susceptibles de me permettre de la mener à bien.

« Ces moyens, quels sont-ils ? »

M. Stanley Carwin n'eut pas une seconde d'hésitation...

Prenant sur son bureau un document revêtu du sceau royal et du sceau de l'État, il le tendit à James Nobody, tout en lui demandant :

— Ceci vous suffit-il ?

Le grand détective prit le document et lut :

12

CONFIDENTIEL

D'ordre de Sa Majesté :

Après avis favorable unanime de son Conseil privé et du Conseil des Ministres : M. James Nobody, esq., reçoit mission, AVEC PLEINS POUVOIRS D'ENQUÊTE, d'élucider les faits qui ont précédé, accompagné ou suivi l'assassinat du sirdar sir Reginald Stakeston.

Afin d'arriver à une manifestation éclatante de la vérité, les autorités civiles et militaires, à quelque degré de la hiérarchie qu'elles soient placées, sont invitées à se mettre, sur sa simple demande, à l'entière disposition de M. James Nobody, qu'elles auront pour devoir essentiel de soutenir et d'aider en toutes circonstances et de tout leur pouvoir..

*Donné à Downing-Street,
de par le Roi et par son ordre :*

Signé : STANLEY CARWIN.

Après avoir placé ce précieux document dans son portefeuille, James Nobody se tourna vers le ministre, auquel, en souriant, il déclara :

— Ce serait se montrer difficile que de ne pas considérer comme suffisants des pouvoirs aussi étendus que ceux que vous venez de me conférer.

« Non seulement, ils me permettront de briser toutes les résistances, de faire parler les moins loquaces et de maîtriser les plus évidentes mauvaises volontés, mais, grâce à eux, je ne fais fort de vous donner satisfaction pleine et entière. »

Courtoisement, le ministre s'inclina :

— C'est parce que je n'en ai jamais douté, répondit-il, et aussi parce que je connais les éminents services dont le pays vous est redevable, que je vous ai choisi de préférence à tout autre.

« Votre passé répond de vous, et engage l'avenir.

« Toutefois, je vous demande d'agir vite et bien, car le temps presse. La meute qui me harcèle et qui aboie à mes chausses, ne me laissera aucun répit, tant que, en guise de réponse, je ne lui jeterai pas la tête du coupable.

« Cette tête, quelle qu'elle soit, il me la faut !

« Mais en même temps qu'elle, il me faut également les noms de ceux des nôtres qui, par impéritie, insuffisance ou trahison, ont laissé périlcliter les intérêts que nous leur avions confiés.

« Je veux la lumière, toute la lumière !

« Plus elle sera éclatante, mieux cela vaudra.

« Partez de ce principe, et agissez en conséquence. »

S'inclinant à son tour, le grand détective répondit avec simplicité :

— Vous pouvez compter sur moi, Monsieur le Président ; ce sera fait, vite et bien !

C'est sur ces derniers mots que les deux hommes se quittèrent.

Mais le soir même, M. Stanley Carwin devait commettre une lourde faute, une faute irréparable ; une faute qui faillit coûter la vie à James Nobody.

Alors que, interpellé à la Chambre des Communes par l'un de ses adversaires politiques, lequel s'étonnait de voir le Gouvernement ne prendre aucune mesure pour venger la mort du Sirdar, M. Stanley Carwin, s'écria :

— Vous nous accusez de n'avoir rien fait encore ! Qu'en savez-vous ?

— Mais, il me semble...

— Il vous semble mal ! interrompit, non sans violence, le président du Conseil.

Et, se tournant vers la Chambre qui, hostile et énervée, s'apprêtait à voter à une écrasante majorité la motion de blâme que venaient de déposer sur la tribune les socialistes, il crut habile de déclarer :

— Entre vous et nous, il existe cette différence que, tandis que vous palabrez, nous agissons.

« Je vais vous en fournir immédiatement la preuve. J'ose espérer qu'elle vous suffira.

« Le Gouvernement que j'ai l'honneur de présider, vient de demander à M. James Nobody, dont les précédents exploits vous sont connus, de faire toute la lumière sur cette attristante affaire.

« Nous lui avons conféré les pouvoirs les plus étendus. Ses investigations porteront sur tout et sur tous.

« Son nom vous est un sûr garant de notre volonté d'aboutir.

« Cela vous suffit-il ? »

Cette déclaration lui valut de gagner la partie.

Non seulement son interlocuteur s'effondra à son banc, mais la salle éclata en applaudissements, tellement était populaire et estimé le nom du grand détective.

Mais, hélas ! ce dernier fut « brûlé » (1).

Et, alors qu'il comptait opérer en secret, dans l'ombre, c'est le front haut et la poitrine découverte, qu'il dut, par suite de cette indiscrétion, aller à la bataille, s'exposant ainsi aux coups de ses mystérieux autant que redoutables adversaires.

1 — Connu de ses adversaires.

Ainsi qu'on le verra par la suite, cela faillit lui coûter cher...

Où James Nobody commence à entrevoir la vérité.

L'enquête à laquelle se livra James Nobody au cours des huit jours qui suivirent son arrivée au Caire, produisit des résultats aussi surprenants qu'inattendus.

Après avoir opéré maints recoupements, interrogé des gens appartenant aux milieux les plus divers, analysé les faits dans leur ensemble, il en arriva à cette constatation effarante que, *loin de nuire aux intérêts britanniques, l'assassinat du Sirdar les avait merveilleusement servis.*

Autrement dit, l'attentat s'était produit au moment précis où le maréchal Allendry, haut-commissaire britannique, affolé par l'opposition farouche et la résistance méthodique que lui opposaient les chefs du Wafd, n'espérait plus qu'en une intervention de la Providence divine, pour se tirer congrûment d'affaire.

Or, en l'occurrence, se tirer d'affaire voulait dire : *Éviter, — QUOI QU'IL ARRIVE, — de tenir envers les Égyptiens, la promesse qui leur avait été faite au cours de la grande guerre, de leur accorder l'indépendance en échange de l'aide efficace apportée par eux aux Alliés.*

Accorder son indépendance à l'Égypte ! Allons donc, vous voulez rire ?

Que deviendraient en ce cas, ces deux sources d'interminables richesses que sont le canal de Suez et le Soudan ?

Le canal de Suez qui, indépendamment de son importance stratégique, est une source de revenus sans cesse accrus.

Le Soudan, dont les Anglais ont fait le centre le plus vivant de leur industrie cotonnière.

Comment récupérer, d'ailleurs, les capitaux investis dans cette plaine immense qu'est la Ghézireh, dont l'irrigation coûte chaque année des millions de livres sterling à l'Angleterre, mais dont la fertilité est sans égale au monde ?

La preuve était faite depuis longtemps d'ailleurs que bien qu'ils différassent essentiellement au point de vue ethnique, le Soudan et l'Égypte n'en étaient pas moins indissolublement unis par la langue, les coutumes et, aussi, la religion.

Or, que réclamaient les Égyptiens ?

La liberté de l'Égypte d'abord, celle du Soudan ensuite.

En un mot comme en cent, ils voulaient être les maîtres chez eux.

C'était là audace folle et incompréhension totale des intérêts britanniques.

Il convenait de le leur faire comprendre. Oui, mais comment ?

Se rendant compte que l'heure était passée où, maîtresse d'agir à sa guise, elle pouvait se permettre toutes les licences, l'Angleterre avait jeté du lest et avait cru devoir accorder un semblant d'indépendance aux Égyptiens.

Il était résulté de ce fait un état de choses instable, préjudiciable aux deux parties ; car, si, en fait, il existait en Égypte un gouvernement égyptien, dont Basson ! pacha était le chef, *en réalité, ce gouvernement ne gouvernait pas.*

Au-dessus de lui, il y avait la « Résidence », qui, d'un trait de plume, annulait les décisions prises par Bassoul pacha.

Or, celui-ci, — et James Nobody avait pu s'en rendre compte dès l'abord, — n'avait rien de commun avec ce fantoche couronné qu'est le roi Fouad, ce roi que l'Angleterre a imposé à l'Égypte, mais dont l'Égypte ne veut pas.

Bassoul pacha était un homme dans toute l'acception du terme, un homme probe, sage et cultivé. De plus, c'était un chef.

Un chef en qui s'incarnait le Wafd, c'est-à-dire, à de rares exceptions près, tout le peuple égyptien.

Le vrai successeur des Pharaons c'était lui et non Fouad.

Et cela, l'Angleterre n'en pouvait douter car, si sur le passage de Bassoul se prosternaient les foules fellahines, par contre, c'est par des bordées de sifflets, d'injures, ou par un silence méprisant, qu'était accueilli Fouad quand il s'avisait de quitter son palais.

Que faire à cela ?

Sévir ?

Sans doute, mais encore faut-il que l'adversaire donne prise.

Or, si la popularité de Bassoul pacha était évidente, elle ne constituait tout de même pas un crime.

C'est alors que le crime fut commis...

On assassina le Sirdar !

Chose curieuse, si quelqu'un se montra consterné en l'occurrence, ce ne fut certes pas le haut-commissaire britannique, auquel cet assassinat allait permettre d'arracher aux Égyptiens les quelques libertés qu'il avait bien été obligé de leur concéder, mais Bassoul pacha qui, comprenant le coup terrible que la mort du Sirdar allait porter à l'Égypte, la déplora hautement.

L'appel qu'il lança au peuple égyptien en cette pénible circonstance, demeurera comme un modèle de claire logique et de calme bon sens.

Il fit mieux.

Non seulement il flétrit les coupables, mais il engagea — et cela, dans les termes les plus pressants, — ses concitoyens à les découvrir et à les livrer à la justice.

Rien n'y fit.

Il fallait un responsable. C'est lui qui, en tant que chef du Gouvernement, fut choisi.

Mais une telle accusation apparut à ce point grotesque, qu'il fallut bien l'abandonner.

L'enquête immédiatement entreprise par les deux grands chefs de la police, MM. Royd Brown et Bouxel pacha, n'avait pas permis d'ailleurs de retenir contre lui la moindre présomption.

En cela comme en tout, Bassoul pacha avait les mains propres. Il était impossible d'y découvrir la moindre tache de sang...

Du coup, la « Résidence » poussa les hauts cris.

Froidement, résolument, elle n'en appliqua pas moins les résolutions prises et ne pouvant inculper personne, elle inculpa le peuple égyptien tout entier.

Voici, en effet, la note que trois jours après l'assassinat du Sirdar, elle osa adresser à Bassoul pacha :

La Résidence.
Le Caire,

Ce 22 novembre 1924.

EXCELLENCE,

De la part du Gouvernement de Sa Majesté Britannique, je fais la communication suivante à Votre Excellence :

Le gouverneur général du Soudan et sirdar de l'armée égyptienne, qui était également un officier distingué de l'armée bri-

tannique, a été brutalement assassiné au Caire.

Le Gouvernement de Sa Majesté considère que cet assassinat, qui expose l'Égypte, telle qu'elle est gouvernée actuellement, au mépris des peuples civilisés, est le résultat naturel d'une campagne d'hostilité contre les droits de la Grande-Bretagne et outre les sujets britanniques au Soudan et en Égypte ; cette campagne, basée sur une insouciance ingratitude pour les bienfaits conférés par la Grande-Bretagne, n'a pas été découragée par le Gouvernement de Votre Excellence et a été fomentée par des organisations en contact avec ce Gouvernement.

Votre Excellence a été avertie, il y a un peu plus d'un mois, par le Gouvernement de Sa Majesté, des conséquences qui devraient nécessairement résulter de cette campagne, si elle n'était pas arrêtée, plus particulièrement en ce qui regarde le Soudan. Cette campagne n'a pas été arrêtée. Maintenant, le Gouvernement égyptien n'a pas su empêcher l'assassinat du gouverneur général du Soudan et a démontré qu'il est incapable ou peu soucieux « de la protection de la vie des étrangers.

En conséquence, le Gouvernement de Sa Majesté exige du Gouvernement égyptien :

1° Qu'il présente des excuses amplement suffisantes pour le crime ;

2° Qu'il poursuive, avec la plus grande énergie et sans égard aux personnes, la recherche des coupables et qu'il frappe les criminels, également sans égard aux personnes ni à leur âge, des peines les plus sévères ;

3° Qu'il interdise dorénavant et supprime rigoureusement toute manifestation populaire politique ;

4° Qu'il paie immédiatement au Gouvernement de Sa Majesté une amende de un DEMI-MILLION de livres ;

5° Qu'il donne, dans un délai de vingt-quatre heures, des ordres pour que tous les officiers égyptiens et les unités purement égyptiennes de l'armée égyptienne soient retirés du Soudan, avec, comme résultat, toutes modifications qui seront indiquées ultérieurement ;

6° Qu'il donne notification au département compétent que le Gouvernement du Soudan accroîtra la surface des terres cultivées de la Ghézireh, en les portant du chiffre actuel de 300.000 *feddans*⁽¹⁾ jusqu'à un chiffre illimité, au fur et à mesure des nécessités ;

7° Qu'il abandonne toute opposition aux désirs du Gouvernement de Sa Majesté dans les matières ci-après indiquées concernant la protection des intérêts étrangers en Égypte.

1 — Mesure agraire de référence en Égypte, qui vaut 24 *kirat*, soit une superficie de 60 mètres sur 70, donc 4200 m² (0,42 hectare ou 1,038 *acre*). Elle vaut aussi 333 *kasabah* carrées et 1/3 ; la *kasabah* a de longueur 3,55 m, soit environ 40 ares (4 000 mètres carrés).

Faute de satisfaire immédiatement à ces demandes, le Gouvernement de Sa Majesté prendra incessamment les mesures appropriées pour la sauvegarde de ses intérêts en Égypte et au Soudan.

Je saisis cette occasion de renouveler à Votre Excellence les assurances de ma haute considération⁽¹⁾.

C'était déjà bien ; mais il y eut mieux.

Quelques heures plus tard, elle adressait à Bassoul pacha, consterné, la seconde note que voici :

EXCELLENCE,

Comme suite à ma précédente communication, j'ai l'honneur d'informer Votre Excellence, de la part du Gouvernement de Sa Majesté Britannique, que ses exigences spéciales relatives à l'armée du Soudan et à la protection des intérêts étrangers en Égypte sont les suivantes :

1° Les officiers égyptiens et les unités purement, égyptiennes de l'armée égyptienne ayant été retirés, les unités soudanaises de l'armée égyptienne seront transformées en une force armée soudanaise, devant allégeance au Gouvernement soudanais seulement, et sous le commandement suprême du gouverneur général, au nom duquel brevets seront délivrés.

2° Les règles et conditions concernant le service, la discipline et la retraite des fonctionnaires étrangers qui sont encore au service du Gouvernement égyptien, ainsi que les conditions financières réglant les pensions des fonctionnaires étrangers qui ont quitté le service, devront être révisées conformément aux désirs du Gouvernement de Sa Majesté.

3° Jusqu'à ce qu'un accord soit intervenne entre les deux Gouvernements au sujet de la protection des intérêts étrangers en Égypte, le Gouvernement égyptien maintiendra les postes de conseiller financier et de conseiller judiciaire et respectera leurs pouvoirs et privilèges tels qu'ils étaient prévus lors de l'abolition du protectorat ; il respectera également le statut et les attributions actuelles du Bureau européen du ministère de l'Intérieur ainsi qu'elles ont été déjà définies par arrêté ministériel et il tiendra dément compte des recommandations que pourra faire le directeur général relativement aux matières de sa compétence.

Quand James Nobody prit connaissance des deux notes qui précèdent, il comprit aussitôt que jamais Bassoul pacha ne s'inclinerait devant une telle mise en demeure.

C'est pourquoi, le sachant innocent, il résolut de le sauver coûte que coûte et de sauver en même temps que lui, le Wafd tout entier.

Car, — *et il fallait bien que cela fût dit et prouvé*, — le Wafd n'était pour rien dans cet assassinat.

Les assassins étaient ailleurs.

Mais où ?

Et qui donc leur avait inspiré ce crime Odieux ?

— *Hic fecit cui prodest !* (à qui profite le crime ?) murmura « *in petto* » le grand détective qui, machinalement, porta son regard sur la résidence devant laquelle il passait en ce moment.

Puis, soucieux, il hocha la tête et poursuivit son chemin...

Où James Nobody donne une leçon à qui de droit...

Comment James Nobody en était-il arrivé à obtenir la preuve de l'innocence de Bassoul pacha et, subsidiairement, de celle de ses disciples ?

Tout simplement parce que la veille au soir, s'étant procuré le mot de passe du Wafd, il avait assisté, camouflé en fellah⁽²⁾, à une réunion organisée par les élèves de l'université musulmane d'El-Hazard et à laquelle étaient conviés les principaux chefs du parti du peuple.

Ce qu'exigeaient de ces derniers les étudiants d'El-Hazard, avant de se jeter à leur tour dans la mêlée, c'était la certitude que, ni le Wafd ni ses chefs, n'avaient participé à l'odieux attentat.

Ils obtinrent satisfaction pleine et entière.

Par cela même qu'il était lui-même un ancien élève de la célèbre université, Bassoul pacha avait cru devoir assister en personne à cette réunion ultra-secrète et, d'une voix que l'indignation faisait trembler, il avait réfuté les calomnies abominables qu'inlassablement déversait, sur ses partisans et lui, l'organe officiel de la « Résidence », *The Egyptian Times*.

En homme sûr de soi et sûr de son parti, il avait terminé son discours par ces paroles grosses de conséquences :

« En pareille matière, il faut bien se garder de

1 — Authentique.

2 — Paysan.

formuler contre qui que ce soit une accusation qu'on ne puisse étayer immédiatement par des faits formant preuves.

« Mais, puisqu'aussi bien on nous attaque, qu'on nous laisse répondre.

« Loin de moi la pensée d'attaquer la « Résidence » et de lui attribuer ce criminel attentat. Mais, tout de même, il n'est que de réfléchir et de comparer, pour se rendre compte que, en cette affaire, et à sa base, se trouvent des faits absolument troublants.

« Comment, par exemple, ne pas faire état de cette coïncidence singulière qui a fait que, à trente-neuf ans de distance, deux grands chefs de l'armée britannique, Gordon en 1884 et Stakeston en 1924, sont morts de façon identique ou presque, l'un à Khartoum, l'autre au Caire ?

« Ne sommes-nous pas en droit de dire que, de même que l'assassinat de Gordon a fait perdre le Soudan à l'Égypte, de même la mort de Stakeston, fera perdre à cette dernière son indépendance ?

« Circonstance aggravante, Stakeston, non seulement n'avait rien à faire au Caire où il était retenu contre son gré par la « Résidence », mais le Wafd, lui-même, avait prévenu cette dernière, que des émissaires de cette redoutable association qu'est la « Momie sanglante », étaient arrivés au Caire, dans le but d'y commettre un attentat.

« La police anglaise la connaît pourtant, cette association, elle sait que ses membres lorsqu'ils sont mandatés à cet effet, n'hésitent jamais à commettre un crime, si horrible soit-il.

« Elle sait également que c'est à la « Momie sanglante » et non au Wafd, lequel lutte ouvertement, au grand jour, contre ses oppresseurs, qu'elle doit attribuer la responsabilité de tous les attentats antérieurement commis.

« Pourquoi, cela étant, s'en prend-elle à nous, arrête-t-elle les nôtres, les torture-t-elle pour leur arracher d'impossibles aveux, au lieu d'arrêter les véritables coupables ?

« Ne serait-ce pas parce qu'elle connaît et protège les chefs de cette association de bandits et de forbans ? »

Électrisée, l'assemblée fit une ovation au grand homme d'État qui, plus calme, poursuivit :

— Quoi qu'il en soit, je le dis parce que cela est vrai, le Wafd n'est pas plus responsable de l'assassinat du Sirdar, que je ne le suis moi-même.

« Ceux qui ont commis ce crime odieux, savaient qu'en tuant le Sirdar, c'est l'Égypte elle-même qu'ils vouaient à la mort.

« Mais l'Égypte, telle ses pyramides, est éternelle. Mère des civilisations antiques, elle restera égale à elle-même jusqu'au jour où sa liberté pleine et entière lui sera rendue.

« Plus ardente que jamais, la lutte continue.

« Aux canons, aux tanks, aux avions, aux gaz asphyxiants de l'armée anglaise, nous ne pouvons opposer que notre conscience et notre foi patriotique.

« Cela suffit, car, si à l'extrême rigueur on peut tuer un homme, on ne tue pas une idée.

« C'est pourquoi je vous convie à crier avec moi : Vive l'Égypte libre et indépendante ! Vive le parti du Peuple ! »

En prononçant cet émouvant discours, Bassoul pacha avait eu des accents qui ne trompent pas.

D'autre part, son argumentation logique, claire et précise, ne laissait place à aucune équivoque.

Psychologue averti, James Nobody s'y trompa d'autant moins que, dès le début de son enquête, il avait compris tout ce que comportait de trouble, de mystérieux, d'angoissant cette affaire.

Il était trop habitué aux façons de faire des fonctionnaires du « Colonial Office », pour ne point tout redouter de leur déformation professionnelle⁽¹⁾.

Ayant pour mission officielle de « liquider » la question égyptienne, ils la liquidaient, sans trop s'occuper des moyens mis en œuvre pour atteindre ce résultat.

Mais de cette conception quelque peu osée, James Nobody ne pouvait s'accommoder.

Il reconnaissait, certes, que le prestige de l'Angleterre, sortirait grandement diminué de cette affaire. Mais, précisément, parce qu'il était Anglais, il ne pouvait admettre, — et il n'admettrait jamais, quoi qu'il en dût résulter, — que son pays manquât ainsi à la parole donnée et fomentât des haines, là où, par une administration sage et prévoyante, il eût pu faire régner l'ordre et la paix, tout en préparant lentement l'évacuation.

L'évacuation ?

¹ — Les récents troubles d'Afghanistan qui ont été fomentés par le « private » Shaw, lequel n'est autre que le célèbre colonel Lawrence, en sont une preuve nouvelle. Aman Oullah gênait l'Angleterre, celle-ci l'a détrôné. Nous reviendrons d'ailleurs sur cette affaire.

Mais oui !

Car, pas une minute, sachant ce qu'il savait déjà, James Nobody ne pensa que l'Angleterre pourrait se maintenir en Égypte.

N'ayant pu détruire le Wafd, — on ne détruit pas tout un peuple ! — il faudrait bien que, de gré ou de force, elle capitulât devant lui.

Des promesses avaient été faites qu'il faudrait tenir...

Mais, cela, c'était de la politique et, tout en se réservant d'y insister dans son rapport d'ensemble, James Nobody pensa que, avant d'aborder cette question, il lui en faudrait résoudre une autre.

La mort du Sirdar, en effet, n'était pas vengée.

La police était demeurée impuissante, — du moins l'affirmait-elle, — à découvrir les meurtriers.

Un nom, cependant, avait été prononcé devant lui, James Nobody, qu'elle devait connaître également.

La « *Momie sanglante* » !

A quoi correspondait-il, et que se cachait-il donc derrière ce vocable mystérieux et terrible ?

C'est ce qu'il demanda le soir même, toute affaire cessante, au chef de la police de sûreté du Caire :

Ce dernier lui rit au nez...

— La « *Momie sanglante* » ! s'exclama-t-il, hilare, mais ça n'existe pas ! Ou, du moins si ça existe, ce ne peut être que dans l'imagination déréglée de certains de nos adversaires.

— Pourtant, insista James Nobody, les coups qu'à reçus le Sirdar, ils existent, eux ! Et, à moins d'admettre...

— Admettez tout ce que vous voudrez, répondit le haut fonctionnaire au grand détective, j'y souscrirai volontiers. Mais pour l'amour de Dieu, n'attribuez pas à la « *Momie sanglante* », ce qui ne saurait qu'être l'œuvre du Wafd.

— Je suis assuré du contraire, répondit James Nobody ; le Wafd n'est pour rien en cette affaire.

Le chef de la sûreté pouffa...

— Depuis combien de temps êtes-vous au Caire ? demanda-t-il ironiquement à James Nobody.

— Depuis huit jours à peine, répondit avec un calme étrange, notre ami.

— Et en huit jours vous avez acquis cette certitude...

D'un geste, James Nobody l'interrompt

— En huit jours, déclara-t-il, lentement, j'ai acquis la preuve que, ni vous, ni vos hommes, n'avez fait votre devoir. Car, ce n'est pas faire son devoir que d'inculper des innocents, alors qu'on connaît les coupables. C'est même transgresser son devoir.

— Vous dites ? s'exclama le policier, outré.

— Je dis, répartit James Nobody, glacial, que l'ère des infamies est close et que, désormais, que vous le vouliez ou non, ici, la justice régnera.

Puis, tandis que s'effondrait dans son fauteuil le haut fonctionnaire, ayant allumé une cigarette, James Nobody s'en fut tout seul dans la nuit...

Où James Nobody, pour la première fois, l'échappe belle...

A peine le grand détective avait-il fait cent pas dans la rue, que, sortant d'un coin d'ombre où il s'était dissimulé jusqu'alors, un fellah se dressa devant lui et, la main posée sur le cœur, respectueusement incliné, lui demanda dans un anglais impeccable :

— C'est bien à M. James Nobody que j'ai l'honneur de parler ?

Légèrement interloqué, notre ami n'en répondit pas moins aussitôt :

— Je suis, en effet, James Nobody. Que me voulez-vous ?

Très digne, le fellah s'inclina derechef et, à voix basse, déclara :

— Je ne vous veux que du bien et, de cela, je vais vous fournir la preuve immédiatement.

Puis, tirant de sous sa propre gandourah⁽¹⁾, une gandourah blanche, il la présenta au grand détective.

— Veuillez, lui dit-il, passer ce vêtement par-dessus les vôtres. Après quoi, je vous prierai de venir me rejoindre dans le coin d'où je sors. Il y va de votre vie !

— De ma vie ! s'exclama James Nobody. Ah ! ça, que veut dire cette plaisanterie ?

1 — Chemise de laine ; longue lévite blanche.

Le fellah jeta autour de soi un coup d'œil anxieux, fouillant les ténèbres du regard.

Puis désignant au grand détective trois ombres qui se profilaient au loin et qui, à pas pressés, mais silencieux, se dirigeaient vers eux, il déclara :

— Alerte ! Voici l'ennemi ! Faites ce que je viens de vous dire, si vous tenez à l'existence.

James Nobody n'hésita plus...

— *By Jove !* fit-il, je pense bien que j'y tiens à l'existence. Mais me ferez-vous la grâce de me dire à quoi rime...

— Silence ! murmura le fellah, en l'attirant vers lui ; silence, les voici...

En effet, à peine James Nobody s'était-il accroupi à la mode égyptienne à côté du fellah, que trois hommes, un Européen et deux Soudanais, passèrent près d'eux à les frôler.

Ayant aperçu James Nobody dont les traits étaient dissimulés par le capuchon de sa gandourah, et le fellah, il s'arrêtèrent.

— Que faites-vous là, vous autres ? leur demanda sèchement l'Européen, et pourquoi n'êtes-vous pas encore couchés à cette heure ?

— Parce que, répondit sans hésiter le fellah, en plaçant une carte sous les yeux de son interlocuteur, nous avons mission, mon collègue Ibrahim-ben-Narouf et moi, de surveiller les faits et gestes de...

— Je sais, je sais, pas de noms, interrompit vivement l'Européen.

Et, plus bas, il ajouta :

— Ainsi, vous êtes aussi de la police ?

— Tout comme vous, cher monsieur Robertson, répondit en souriant le fellah. Et, si je ne m'abuse, nous sommes sur la même affaire, et nous surveillons le même individu.

Le policier répondit par un sourire complice. — En ce cas, fit-il, à voix basse, vous devez l'avoir pu passer.

— Il est passé devant nous à l'instant, répondit le fellah.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas suivi ? insista Robertson. Vous savez bien que la consigne est de ne pas le perdre de vue. Dans quelle direction est-il parti ?

— Du côté de la place Esbékieh.

— Alors, il est à nous ! fit Robertson en se frottant les mains avec une évidente satisfaction.

Puis, se tournant vers ses deux acolytes :

— Attention, vous autres ! leur dit-il ; dès que vous l'apercevrez, vous bondirez sur lui et, d'un coup de couteau chacun, — un seul, — vous le saignerez comme un porc qu'il est. Cela lui apprendra à se mêler de ce qui ne le regarde en rien.

Après quoi, il ajouta :

— En route, et vivement ! Il ne s'agit pas de le rater, car lui ne nous raterait pas !

James Nobody avait assisté avec stupeur à cette scène étrange.

— Ah ça, fit-il en s'adressant au fellah, dès que Robertson et ses complices se furent éloignés, quel genre de policiers est-ce là, et à qui en ont-ils ?

Le fellah eut un sourire...

— A qui ils en ont ? Mais à vous, cher monsieur, répondit-il.

— A moi ! s'exclama le grand détective, ahuri.

— Je vous en donne l'assurance.

— Mais je ne les connais pas ! Qui est donc ce Robertson ?

— *Chilo sa !*⁽¹⁾ répondit le fellah qui, décidément, semblait avoir des lettres. Un assez louche individu en tout cas. Bien que n'appartenant pas officiellement à la police, il n'en a pas moins été agréé par elle à titre d'indicateur. On le charge des plus basses besognes. Il faut croire qu'il s'en acquitte au gré de ses chefs, puisqu'ils lui conservent leur confiance.

— Et il est Anglais ?

— Cela, c'est une autre affaire. Mettons, si vous le voulez bien, que, pour le moment, il soit Levantin.

— Ce qui veut dire ? insista James Nobody, soucieux.

— Ce qui veut dire que s'il était né sur les bords de la Sprée, je n'en serais pas autrement surpris, répondit paisiblement le fellah. Quoi qu'il en soit, ses chefs...

— Ne sont-ils pas aussi les vôtres ? s'enquit le grand détective, en examinant attentivement son interlocuteur.

— Jamais de la vie ! s'exclama ce dernier. Mes chefs, ceux que je reconnais pour tels, ont les mains propres. Ils viennent, en vous sauvant la vie, de vous en donner la preuve. Surpris, James

1 — *Qui le sait !* Locution italienne qu'aime à employer Lenculus.

Nobody s'écria :

— Ils me connaissent donc ? Quels sont-ils, ceux-là ?

Pour la troisième fois, le fellah s'inclina devant le grand détective et, avec noblesse, répondit :

— C'est parce qu'ils vous connaissent et qu'ils vous admirent, — vous savez que l'admiration implique la confiance, — qu'ils m'ont chargé d'intervenir en votre faveur et de vous conduire vers eux ce soir.

Plus ému qu'il ne le voulait paraître, James Nobody déclara :

— Encore que j'ignore tout du but que vous poursuivez et qui, si je m'en rapporte au geste que vous venez d'accomplir, ne peut être que très élevé et très noble, je tiens à vous dire dès l'abord, que vos chefs et vous m'êtes infiniment sympathiques, et...

— N'allez pas si loin, interrompit le fellah ; une confiance en vaut une autre : au vrai, nous sommes vos adversaires.

— Mes adversaires ?

— Ceux de votre pays, si vous préférez.

— Soit, fit James Nobody, dont la surprise allait croissant, mais il est des adversaires qu'on a le devoir de saluer avant de tirer sur eux, quand ils sont de l'autre côté de la barricade. Je suis sur que vous êtes de ceux-là.

— Nous sommes de ceux-là, en effet, répondit gravement le fellah, en hochant affirmativement la tête.

— Je n'en demande pas plus, fit le grand détective. Veuillez, je vous prie, me conduire vers vos chefs. Dès maintenant, je vous donne ma parole que quoi qu'ils disent ou fassent au cours de cette entrevue, j'aurai tout oublié au moment précis où je les quitterai.

Le fellah tressaillit visiblement...

— Il faudra vous souvenir, au contraire, déclara-t-il vivement. Rien de ce qui sera dit devant vous ce soir, ne devra sortir de votre cœur et de votre cerveau.

— Pourquoi cela ? demanda James Nobody, surpris...

— Parce que le salut de notre pays est à ce prix.

— Je ne comprends pas !

— Venez et vous comprendrez, répondit simplement le fellah.

Et, passant familièrement son bras sous le bras du grand détective, il ajouta :

— Il n'est que de voir et d'entendre pour comprendre...

A peine s'étaient-ils mis en marche que de toutes parts, des hommes les entourèrent à distance respectueuse.

— Oh ! oh ! s'exclama James Nobody, en se mettant en état de défense ; que nous veulent ces gens-là ?

D'un geste le fellah calma son émoi...

— Ces gens-là, répondit-il, lentement, sont là pour vous protéger.

— Ah ! bah ! fit le grand détective, ils savaient donc que je viendrais là ?

Le fellah eut un intraduisible sourire...

— Depuis votre arrivée aucun d'entre eux ne vous a perdu de vue, fit-il ; et moi-même, leur chef, j'étais à vos côtés, tout à l'heure, à la réunion du Wafd.

Convaincu, cette fois, James Nobody n'eut garde d'insister.

Mais, en son for intérieur, il n'en pensa pas moins qu'avec des adversaires de cette taille, il allait avoir fort à faire.

Pourtant, il n'était pas au bout de ses peines.

De cela, il allait pouvoir se convaincre aussitôt...

Où James Nobody marche de surprise en surprise...

Sans être tout à fait ridicule, la situation dans laquelle se trouvait James Nobody, n'en était pas moins paradoxale.

Venu pour attaquer, il en était réduit à se défendre, ou plus exactement, à se faire défendre par ceux-là même qui, normalement, auraient dû le considérer comme un adversaire et le traiter comme tel.

Et, contre qui le défendaient-ils ?

Contre ses propres amis, si tant est qu'on pût considérer comme tels, M. Robertson et ses commettants.

La chose parut à ce point comique au grand détective que, s'arrêtant court, il se mit franchement à rire.

Le fellah lui glissa un coup d'œil en coulisse puis, comme si James Nobody eût exprimé tout haut sa

pensée, déclara :

— Que voulez-vous, cher monsieur, la vie nous réserve de ces surprises. Ce n'est ni vous ni moi d'ailleurs qui avons écrit cette fable où il est dit que « tel est pris, qui croyait prendre ».

Du coup, James Nobody reprit tout son sérieux...

— *By Jove !* s'exclama-t-il en se tournant vers le fellah qui, maintenant, le regardait en souriant, seriez-vous sorcier, par hasard ?

— Pourquoi cette question ? répondit l'autre, impassible.

— Pourquoi ? s'étonna le grand détective, mais, tout simplement, parce que vous venez de répondre à ma propre pensée d'une façon si précise, que la chose ne se peut expliquer que par la sorcellerie.

Le fellah haussa les épaules...

— A moins que la science ne suffise à tout expliquer, cher monsieur.

— La science ? fit James Nobody, gouailleur ; en ce cas, il faudrait admettre...

D'un geste courtois, le fellah l'interrompit...

— Admettez *a priori* les choses en apparence les plus folles ; imaginez l'impossible ; mais tenez pour certain que ce que vous jugez être fou ou impossible à réaliser, nos grands initiés le réaliseront quand et comme ils le voudront.

— C'est vrai, cela ?

— En voulez-vous une preuve immédiate ? demanda le fellah.

— Voyons ?

— Posez-moi, — mentalement s'entend, — une question précise. Aussi alambiquée soit-elle, je vous répondrai immédiatement.

James Nobody voulut tenter l'expérience.

S'absorbant en lui-même, il réfléchit un instant puis posant son regard sur le fellah qui le fixait intensément, il lui dit :

— *La question est posée ; veuillez y répondre.*

L'autre n'eut pas une seconde d'hésitation...

Comme, si vraiment, il avait lu dans la pensée du grand détective, il déclara :

— *Dès demain, vous obtiendrez satisfaction.*

— Vous dites que, demain...

— *Je dis que, demain, avant minuit vous aurez des nouvelles de la « Momie sanglante ». Je dis que, à l'heure actuelle, plusieurs membres de cette redoutable association, sont à votre recherche et ont*

peur mission de vous faire disparaître. J'ajoute que, si nous ne nous en mêlons pas, avant quarante-huit heures, vous tomberez sous leurs coups. Est-ce clair ?

James Nobody ne put que s'incliner.

— Vous avez nettement répondu à ma pensée, reconnut-il spontanément. Cela ne me surprend aucunement d'ailleurs, le même fait s'étant déjà produit⁽¹⁾.

— Oui, je sais, répondit le fellah. Cela s'est passé en Russie, n'est-il pas vrai ?

Cette fois, James Nobody ne put dissimuler sa stupéfaction...

— Décidément, fit-il, dépité, on ne peut rien vous cacher. Comment, diable, avez-vous appris cela ?

Le fellah eut un sourire...

— Ce secret n'est pas le mien, répondit-il simplement, je ne puis donc vous le révéler. Mes chefs seuls, pourront vous répondre, si vous les interrogez à cet égard.

Et, s'approchant d'une superbe Rolls-Royce qui, phares éteints, stationnait au coin de cette rue étrange qu'est le Mouski, d'un geste déférent, il invita James Nobody à monter dans le voiture.

Dès qu'ils eurent pris place, elle partit en trombe.

Bientôt, ils arrivèrent dans cette allée splendide qu'est la route de Choubrah, les Champs-Élysées du Caire et, filant à toute allure, ils dépassèrent Matarieh, se dirigeant vers l'endroit où, autrefois, s'élevait Héliopolis.

James Nobody, très calme, observait le paysage.

La route, parfaitement entretenue, traversait une plaine immense, fort bien cultivée où, à perte de vue, s'étendaient des champs de cannes et de maïs.

Les vestiges de l'ancienne ville, que domine un obélisque en granit rose, apparurent enfin.

Le grand détective ne put se rappeler sans émotion que là où il se trouvait s'élevait autrefois la ville sacerdotale la plus importante de l'Égypte et que dans son enceinte se trouvait le collège qui eut la gloire de compter parmi ses élèves Solon, Eudoxe et Platon.

Mais de même que le temple si minutieusement décrit par Strabon, ce collège avait disparu, absorbé par les sables.

Seul, obélisque demeurait, dressant à vingt

1 — Lire dans la même collection : *Le Courrier du Tsar*. Éditions La Vigie.

mètres de hauteur sa pointe effilée, au-dessous de laquelle s'aperçoivent encore les emblèmes d'Ousertasen I^{er}, le deuxième roi de la XII^e dynastie, lequel régna trois mille ans avant notre ère...

— *Ne pensez-vous pas*, demanda à ce moment le fellah, auquel l'émotion, manifestée par James Nobody n'avait pas échappé, *qu'un peuple qui possède de tels souvenirs, un Peuple qui, et chaque pas, découvre de tels vestiges de sa splendeur passée, ne saurait mourir ?*

En guise de réponse, James Nobody lui serra silencieusement la main.

L'auto, maintenant, s'était arrêtée.

En pleins champs semblait-il.

Les deux hommes descendirent et, comme le grand détective, n'apercevant aucun immeuble à proximité, promenait autour de lui un regard curieux, le fellah lui dit :

— Nous sommes arrivés. Le « Suprême Collège » nous attend et va nous recevoir.

Et, avant que James Nobody ait eu le temps matériel de lui répondre, dans la nuit, il lança trois appels gutturaux, modulés de façon différente.

A travers l'espace une réponse identique leur parvint.

— Venez, poursuivit le fellah, en prenant le grand détective par la main, et, surtout, ne vous étonnez de rien.

James Nobody le suivit en silence.

Mais, sortant ostensiblement son browning de sa poche, d'un geste brusque il le lança parmi les herbes, loin de lui.

— Ce geste vous honore, déclara le fellah, je vous en remercie. Dois-je ajouter que nous n'en attendions pas moins de vous ?

Et, lui désignant un monticule, au centre duquel s'apercevait une ouverture béante, il ajouta :

— *Voici, cher monsieur, tout ce qui subsiste EX-TÉRIEUREMENT, — il appuya avec intention sur le mot, — de ce qui fut autrefois le « Collège des Prêtres ».*

« C'est là, devant les tombeaux des Pontifes de l'ancienne Égypte, que le « Suprême Collège » désire vous entretenir.

« De mémoire d'homme, vous êtes le seul Européen qui ait été admis à l'honneur de franchir le seuil de ce temple sacré.

« Sachez vous en souvenir.

« *Puissent, à défaut des hommes, les dieux vous inspirer.* »

Puis, sans ajouter un mot, il s'engagea dans l'ouverture pratiquée dans le tumulus, où James Nobody le suivit immédiatement.

Après avoir suivi un long couloir qui aboutissait à une chambre sépulcrale entièrement vide, mais dont les murs étaient ornés de fresques d'une richesse inouïe, ils arrivèrent auprès d'un puits, — le puits funéraire, — dans lequel ils descendirent en se servant des crampons scellés dans les parois.

Ce puits qui pouvait avoir environ vingt mètres de profondeur, aboutissait dans la chambre mortuaire, au centre de laquelle se dressaient trois magnifiques sarcophages en basalte, sur les parois desquels, des inscriptions hiéroglyphiques étaient gravées.

Autour de ces sarcophages devant lesquels brûlaient des lampes funéraires, treize hommes étaient rangés qui tous, portaient le tarbouche et la longue tunique blanche des fellahs.

Du premier coup d'œil, James Nobody, reconnut parmi eux Bassoul pacha.

S'inclinant respectueusement devant eux, James Nobody leur déclara simplement :

— *Vous m'avez demandé. Me voici. Qu'avez-vous à me dire ?*

Non moins simplement, Bassoul pacha répondit :

— LA VÉRITÉ...

Où James Nobody apprend des choses stupéfiantes.

D'une voix que l'émotion faisait trembler, Bassoul pacha débuta en ces termes :

— C'est parce que vous jouissez non seulement de la confiance de votre Gouvernement, mais aussi de la nôtre, que le « Suprême Collège » du Wafd qui, seul, a qualité pour parler au nom du peuple égyptien, vous a prié de venir vous entretenir avec lui.

« Croyez bien que s'il vous reçoit dans cette chambre mortuaire, lieu habituel de ses séances, ce n'est point tant par romantisme que par nécessité.

« Traqué à la surface de la terre, il n'a d'autres

ressources que de se terrer dans les entrailles du sol.

« Il en coûte parfois, d'aspirer à la liberté ; et tel réclame l'indépendance, que la mort guette déjà.

« Mais nous sommes ainsi faits que la mort, elle-même nous semble préférable à l'esclavage. »

— En seriez-vous donc là ? demanda James Nobody, surpris et ému tout à la fois.

— Vous en jugerez tout à l'heure, reprit Bassoul pacha. Quoi qu'il en soit, chargé par votre Gouvernement d'enquêter sur les faits extraordinaires dont ce malheureux pays a été et est encore le théâtre, nous avons pensé qu'il était de notre devoir de vous exposer notre point de vue.

« Quel est l'aspect actuel de la « question égyptienne » ?

« Vous savez que, en octobre 1914, l'Angleterre déclarait l'Égypte pays de protectorat, prononçait la déchéance du Khédive, lui donnait pour successeur Hussein Kémal qu'elle proclamait sultan, toutes choses qui préludaient à l'asservissement de notre patrie, qu'elle convoitait depuis longtemps.

« Et, par cela même qu'elle avait remplacé notre souverain légitime, — lequel, en même temps qu'un patriote ardent, était un administrateur hors de pair, — par un fantoche sans volonté, dévoué à ses ordres ; par cela même qu'elle avait hissé au pouvoir des individus sans mandat et qui n'avaient d'autres mérites que d'être ses créatures, l'Angleterre crut s'être assuré un triomphe facile.

« Elle avait compté sans le peuple égyptien.

« Ce dernier, bien que paisible et doux, n'en possède pas moins un sentiment très vif de sa dignité et un amour très développé de son indépendance. Aussi, s'insurgea-t-il dès l'abord. Il en résulta un tel état de choses, que l'Angleterre fut obligée d'abolir son protectorat.

« En réalité, rien ne fut changé au régime instauré par elle. Il n'y eut qu'une hypocrisie de plus. »

— Le mot est dur ! interrompit James Nobody.

— Moins que ne le fut la chose, vous pouvez m'en croire, répondit du tac au tac, Bassoul pacha, qui poursuivit aussitôt :

« Comme devant, le Khédive demeura en son exil. Bien mieux, Hussein Kemal, l'usurpateur, étant mort sur ces entrefaites, on le remplaça par le prince Fouad qui, comme lui, plus que lui peut-être, n'est autre chose que le plat valet, l'homme à

tout faire, du « *Colonial Office* ».

« Gorgé d'honneurs et appointé par lui, Fouad qui, entre temps, s'était proclamé roi, accepta les yeux fermés les ministres, les dignitaires, les fonctionnaires qu'il plut à l'Angleterre de nous imposer.

« Le peuple n'en protesta que de plus belle et, en vertu du droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes, il s'entêta à réclamer son indépendance pleine et entière.

« Ni les menaces les plus sévères ; ni la répression la plus terrible n'eurent raison de lui. La situation s'aggrava à ce point que, pour la seconde fois, l'Angleterre feignit de capituler.

« Elle décida qu'une délégation « nationale » présidée par Aadly pacha, — en réalité, elle n'avait de national que le nom dont on l'avait affublée, — se rendrait à Londres où, de concert avec le Gouvernement britannique, elle élaborerait le nouveau statut de l'Égypte.

« Cette fois, ce n'était même plus de l'hypocrisie, c'était bel et bien de la trahison.

« Dès son retour de Londres, Aadly pacha, qui était président du Conseil des ministres, fût vomé par le peuple et contraint à démissionner.

« Quant à moi, sous prétexte que je poussais le peuple à la révolte et qu'il était impossible de s'entendre avec moi, on m'exila à Malte avec trois de mes collègues.

Du coup le peuple se souleva. Il y eut des émeutes auxquelles succédèrent des grèves qu'on réprima à coups de mitrailleuses.

« Mais quand il le faut, les Égyptiens savent mourir. Ils le firent bien voir. L'agitation continua. Tant et si bien que les Anglais durent nous mettre en liberté.

« Cependant, nous sommes toujours sous le joug.

« C'est bien mal nous récompenser de ce que nous avons fait pendant la guerre.

« *Non seulement nous avons mis toutes nos ressources à la disposition des Alliés, mais pour eux, nous avons conquis le Darfour, fourni d'énormes contingents au roi du Hedjaz, arrêté sur notre frontière de l'ouest l'invasion senoussiste, et par surcroît, nous avons versé au Trésor britannique trois millions et demi de livres égyptiennes et incorporé dans le « Labour Corps », douze cent mille des*

nôtres⁽¹⁾.

« En échange de quoi, une fois de plus, — *c'était la soixante-deuxième promesse de ce genre*, — on nous avait promis l'indépendance.

« Or, que se passe-t-il aujourd'hui ?

« Non seulement, on veut nous réduire à la famine, mais, pour comble d'iniquité, en nous accusant de l'assassinat du Sirdar, on veut nous déshonorer.

« Cela, nous ne le tolérerons pas ! Et, dussions-nous périr tous, nous protesterons jusqu'à la mort.

« Nous ne sommes en rien responsables de la mort du Sirdar.

« Je l'ai dit tout à l'heure à la réunion des élèves de l'université d'El-Hazar, et je ne crains pas de le répéter devant vous : si en cette affaire, il y a vraiment des assassins, ceux-là, ils n'appartiennent pas au Wafd, mais bien à la *« Momie sanglante »*.

Maintenant, Bassoul pacha s'était tu.

Tandis qu'il paraissait, James Nobody n'avait pas quitté des yeux l'illustre vieillard, dont il connaissait le passé de gloire et d'honneur, tout entier consacré à la défense des intérêts de l'Égypte.

Et, en son for intérieur, il maudissait ces fonctionnaires du *« Colonial Office »*, qui, au lieu de s'entendre avec cet homme admirable, ce grand patriote, l'avaient ainsi acculé aux pires résolutions.

— Quoique Anglais, il lui était impossible de ne pas reconnaître la justesse des déclarations que venait de lui faire Bassoul pacha.

Ne s'était-il pas rendu compte, hélas ! pendant les jours qui avaient précédé cet entretien, que, liée par ses promesses, l'Angleterre n'avait aucun droit de se maintenir en Égypte.

Gladstone, — un grand Anglais celui-là. n'avait-il pas déclaré le 23 juillet 1881 devant les Communes :

— *Nous prenons l'engagement d'honneur de ne pas prolonger notre occupation militaire en Égypte, au-delà du 1^{er} janvier 1888.*

Lord Salisbury lui-même, n'avait-il pas solennellement affirmé, en 1887, à la Chambre des Lords :

— *L'occupation militaire en Égypte cessera en 1890, c'est-à-dire dans trois ans.*

Et combien d'autres avaient suivi, qui avaient fait des promesses identiques ?

1 — Rigoureusement authentique.

La colère et l'indignation de ce peuple qu'on bafoyait ainsi depuis plus de vingt ans, ne se justifiaient-elles pas amplement ?

Mais que faire à cela ?

James Nobody n'étant mandaté qu'aux fins d'enquête, ne pouvait se lier par aucune promesse.

Tout au plus pouvait-il certifier à Bassoul pacha, que ses réclamations seraient transmises à qui de droit.

C'est ce qu'il fit aussitôt.

— Toutefois, ajouta-t-il, il est de mon devoir de vous demander l'explication d'une des phrases que vous avez prononcées tout à l'heure. Si je ne m'abuse, vous avez accusé mon pays, de vous réduire à la famine. Qu'avez-vous voulu dire par là ?

Basson ! pacha haussa les épaules et, tristement, répondit :

— Est-il possible que vous ignoriez la terrible menace qui pèse sur nous et qui, demain, deviendra une réalité plus terrible encore ?

— A quelle menace faites-vous allusion ? demanda James Nobody, vaguement inquiet.

— Ne savez-vous donc pas que, désormais, ce que vous appelez la « question égyptienne » est dominée par ce que nous appelons la « question soudanaise » ?

— C'est-à-dire ? insista James Nobody.

— C'est-à-dire que convaincus de ne pouvoir nous réduire à merci, vos compatriotes ont décidé de porter tous leurs efforts sur le Soudan.

« Les barrages formidables qu'ils ont construits, les travaux d'irrigation plus formidables encore qu'ils ont entrepris pour fertiliser le Darfour, la Nubie, le Senaar et le Kordofan, ont eu pour premier résultat de raréfier l'eau du Nil.

« Or, sans le Nil, l'Égypte ne peut vivre ni prospérer. Lui enlever cette eau, c'est la réduire à la famine d'abord, au désespoir ensuite.

« Cela, le « Colonial Office » le sait.

Il n'en poursuit pas moins, au Soudan, son œuvre néfaste.

« Déjà, nos fellahs n'ont plus suffisamment d'eau pour arroser leurs champs. Demain, ils en manqueront tout à fait.

« Alors, ce sera la fin ! »

Cela fut dit sur un tel ton de tristesse, que James Nobody ne put maîtriser son indignation...

— *By Jove !* s'exclama-t-il, ceux qui ont inven-

té cette chose atroce, sont des bandits et rien d'autre. Et je vous donne ma parole d'honneur, — dussé-je pour cela aller jusqu'au pied du trône, — que jamais l'Angleterre ne commettra une infamie pareille !

Puis, se calmant progressivement, il ajouta :

— Mais pour que je puisse vous défendre utilement, pour qu'il me soit possible d'intervenir de tout mon poids en votre faveur, il faut que vous me donniez des armes.

« Vous prétendez n'être pour rien dans l'assassinat du Sirdar. Cela, je le crois.

« Mais, vous n'en connaissez pas moins ses assassins. Ceux-là, quels sont-ils et où se terrent-ils ? Je jure Dieu que, si vous me donnez leurs noms, fussent-ils installés sur le trône du roi Fouad lui-même, j'irai les y arrêter en sortant d'ici !... »

Une fois de plus Bassoul pacha hochait tristement la tête...

— Vous le voudriez, répondit-il, que vous ne le pourriez, pas.

— Pourquoi cela ? insista James Nobody en se penchant vers lui.

— Parce que le mystère dont ils s'entourent les rend insaisissables. Ils sont nulle part et partout. Et, quand ils se manifestent, c'est par des coups de tonnerre !

— Soit ! fit James Nobody ; il n'en demeure pas moins que cet assassinat, vous l'avez attribué à la « Momie sanglante ».

— Certes ! Et cela est vrai !

— Je n'en doute pas. Mais, il est impossible que vous ne puissiez me dire où trouver au moins l'un des adhérents de cette association.

Alors, Bassoul pacha eut cette réponse formidable :

— Cela, ce n'est pas à nous qu'il faut le demander, mais bien au chef de la sûreté du Caire. Et, plus bas, il ajouta :

— Seulement, méfiez-vous. Par cela même que connaissant les assassins, il ne les a pas arrêtés, toutes les suppositions, même les pires, sont permises.

James Nobody

Mais il n'en répondit pas moins avec assurance :

— Nous verrons bien !

Et, se remémorant l'attentat dont le soir même il avait failli être victime, il poursuivit

— Un homme averti en vaut deux !

Après quoi, ayant remercié les membres du « Suprême Collège » du Wafd qui, non seulement lui avaient sauvé la vie, mais qui, par surcroît, l'avaient aiguillé sur la bonne piste, il s'en fut rejoindre son cicérone qui, paisiblement, l'attendait au seuil de la chambre mortuaire...

Où James Nobody reçoit un défi qu'il relève aussitôt...

Quand James Nobody rentra au « Continental », l'hôtel où il était descendu, il constata que 4 heures du matin venaient de sonner.

Encore que harassé par le voyage qu'il venait d'effectuer et qui lui-même avait succédé à une journée des plus fatigantes, il décida de ne pas se coucher.

Après avoir pris son tub, il s'enveloppa dans une ample gandourah de laine blanche et, approchant de la fenêtre un rocking-chair, il s'y laissa choir voluptueusement.

Puis, il s'absorba en lui-même, se livrant à une analyse serrée des faits de toute nature qui s'étaient succédé depuis son arrivée au Caire.

Et, tout de suite, il en arriva à cette constatation que si, en apparence, les chefs du « Colonial Office » s'étaient montrés parfaits à son égard, en réalité, il n'avait pu obtenir d'eux qu'ils répondissent de façon précise aux questions non moins précises qu'il avait cru devoir leur poser.

Le Wafd, par contre, n'avait pas attendu qu'il allât à lui.

C'est spontanément, sans hésitation aucune, avec une logique et une clarté, que d'aucuns eussent jugées trop lumineuses, que Bassoul pacha, son représentant le plus autorisé, avait exposé devant lui ses rancœurs et ses désillusions.

James Nobody en déduisit que si, en l'occurrence, il y avait mauvaise volonté et fourberie, ce n'était certes pas du côté égyptien qu'il fallait les rechercher.

Toutefois, l'une des déclarations de Bassoul pacha n'était pas sans l'inquiéter quelque peu.

Le chef du Wafd, en effet, n'était-il pas allé jusqu'à prétendre, — oh ! en termes voilés certes, mais combien troublants ! — que la police du

Caire, ou tout au moins son chef, avait des accointances avec cette redoutable association qu'était la « Momie sanglante » ?

Et n'avait-il pas ajouté que les assassins du Sirdar, bien que connus d'elle, bénéficiaient, grâce à elle, de la plus scandaleuse impunité ?

Décidément, il fallait tirer cela au clair et, le cas échéant, porter le fer rouge dans la plaie.

James Nobody décida de s'y employer toute affaire cessante.

L'attentat, dont la veille il avait failli être victime, ne le prédisposait d'ailleurs aucunement à l'indulgence. Encore qu'il n'eût nullement la preuve qu'il ait été préparé dans l'une des mille et une officines plus ou moins louches qui dépendaient de la « Résidence » ou du « Palais », de savoir que l'un au moins des bandits chargés de le tuer appartenait en qualité d'indicateur à la police, n'était pas sans lui causer quelque rancœur.

Il en était là de ses réflexions quand, soudain après avoir décrit une parabole dans les airs, un « couffin »⁽¹⁾, lourdement chargé, franchit la fenêtre et vint s'abattre à ses pieds, où il s'écrasa avec un bruit mat.

La ficelle qui le closait céda et un flot de sang jaillit et inonda le tapis de la chambre.

Se précipitant à la fenêtre, James Nobody s'efforça de voir par qui lui avait été lancé ce singulier projectile.

Au loin, il aperçut un fellah qui s'enfuyait à toutes jambes et dont, déjà, la silhouette imprécise se perdait dans l'ombre ambiante...

C'eût été folie que d'essayer de le rejoindre...

Aussi, James Nobody ne le tenta même pas.

Se penchant sur le couffin, il l'ouvrit et à l'intérieur, il aperçut une tête sanglante dont les yeux grands ouverts semblaient le fixer intensément, et qui, entre les dents, tenait un papier d'assez fortes dimensions.

Prenant cette tête entre ses mains, le grand détective s'approcha de la lampe pour la mieux examiner.

Mais aussitôt il la lâcha et un cri d'horreur s'échappa de ses lèvres...

Car cette tête, il venait de la reconnaître...

C'était celle du fellah qui lui avait servi de cicérone au cours de la nuit et qui, une heure auparavant,

l'avait accompagné jusqu'au « Continental ».

— Le malheureux ! s'exclama-t-il ; ils l'ont assassiné !

Puis, arrachant d'un geste brusque le papier que tenait, entre ses dents, la tête du supplicié, il le déplia et lut :

« La « Momie sanglante » n'oublie ni ses amis ni ses ennemis.

« Pour avoir méconnu cette vérité première, Ibrahim effendi, étudiant en théologie à l'Université d'El-Hazar, membre du parti du Wafd, a été condamné à mort et exécuté.

« Toutefois, comme il avait promis à M. James Nobody que ce dernier entrerait aujourd'hui même en relations avec nous, nous avons considéré que nous nous devons de tenir sa promesse.

« C'est désormais chose faite.

La « Momie sanglante »

Posant le papier sur sa table, James Nobody se tourna vers la tête du malheureux étudiant et la regarda longuement.

— Au moins, murmura-t-il entre ses dents, voilà qui est net. Quand on s'en prend à la « Momie sanglante », on sait à quoi on s'expose. Puis, reprenant la tête entre ses mains, il l'examina de plus près...

Et, aussitôt, il eut un singulier sourire...

— Malheureusement, ajouta-t-il tout bas, si habile soit-on ; on ne saurait tout prévoir. Et je veux bien donner ma propre tête à couper, si, d'ici ce soir, l'auteur de ce crime ignoble n'est pas tombé entre mes mains.

Qu'avait donc découvert le grand détective ? Rien... ou presque.

Une simple empreinte digitale...

Mais cette empreinte digitale allait le conduire à la découverte de la vérité.

C'est par elle qu'il allait arriver jusqu'aux coupables, les capturer et leur faire expier leurs exécrables forfaits.

Après avoir enveloppé la tête d'Ibrahim effendi dans une de ses serviettes de toilette, il la plaça de nouveau dans le couffin qu'il enferma dans une valise. Puis, après s'être vêtu, il mit dans son portefeuille la lettre de menaces qui lui avait été adressée par la « Momie sanglante » et, directement, sa valise à la main, il s'en fut à l'hôtel de la police, où étaient installés les services de l'identi-

1 — Sorte de panier en fibres de palmier.

té judiciaire.

S'étant fait « reconnaître » par l'officier de garde, il obtint de ce dernier l'autorisation, bien que l'heure fût indue et les services déserts, de pénétrer dans les pièces où fonctionnait le service anthropométrique.

En moins d'un quart d'heure, encore qu'il eût été obligé de compulser de nombreuses fiches, il obtint le renseignement qu'il était venu chercher.

L'empreinte digitale qui figurait sur la tête d'Ibrahim effendi, était celle d'un dangereux repris de justice soudanais du nom de Mi ben Naçeur el Hadj.

La fiche de ce dernier était ainsi conçue :

NOM : *Ali ben Naçeur el Hadj ;*

PRÉNOMS : *Mohamed ;*

LIEU DE NAISSANCE : *Khartoum ;*

DATE DE NAISSANCE : (inconnue) ; *paraît être âgé d'une quarantaine d'années ;*

LIEU DE RÉSIDENCE : *Le Caire ;*

NOM DE LA RUE : *Place Méhemet-Ali, au café Maure, en face de la statue ;*

PROFESSION : *Portefaix ;*

RELIGION : *Musulman ;*

SERVICES MILITAIRES : *A appartenu d'abord au Carrel Corps soudanais ; a été ensuite affecté aux services secrets organisés dans le Hedjaz par le colonel Lawrence ;*

SERVICES CIVILS : *A la disposition de la police du Caire, en qualité d'indicateur politique. Surveille les originaires du Soudan ;*

MANIÈRE DE SERVIR : *Satisfaisante ;*

ANTÉCÉDENTS JUDICIAIRES : *Cinq condamnations dont trois pour vol, une pour tentative de meurtre, une pour assassinat. Cette dernière condamnation comportait la peine de mort. Mais étant donnés les éminents services rendus par Ali ben Naçeur el Hadj, au directeur du service pénitentiaire d'abord, au chef de la sûreté ensuite, cette peine a été commuée en celle du Hard Labour à perpétuité.*

Cette peine a été par la suite commuée en cinq ans, puis deux ans de prison.

Depuis sa sortie de prison, la conduite de Ali ben Naçeur el Hadj n'a donné lieu à aucune observation.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES : *Ali ben Naçeur el Hadj est un individu d'autant plus dangereux, qu'il joue aisément du couteau. Il appartient, paraît-il, à la société secrète*

connue sous le nom de « Momie sanglante », dont le siège, croit-on, se trouve dans la « Vallée des Rois », aux environs de Bab-el-Molouck. Interrogé sur ce point, — car il y a un intérêt majeur à ce que nous pénétrions dans ce milieu, — Ali ben Naçeur el Hadj a énergiquement nié être en rapport avec cette redoutable association. On possède cependant la certitude du contraire.

La fiche se terminait ici.

Mais, en marge, figurait l'annotation suivante, écrite à l'encre rouge :

A surveiller de très près et à la première incartade, informer Ali ben Naçeur el Hadj que s'il ne révèle pas tout ce qu'il sait relativement à la « Momie sanglante », il aura immédiatement la tête tranchée.

« Le Chef de la Sûreté :

« HORACE WATSON.

En lisant cette dernière annotation, James Nobody poussa un soupir de soulagement. Ne lui apportait-elle pas la preuve, en effet, que contrairement à ce qu'avait insinué Bassoul pacha, la police du Caire ignorait tout des abominables gredins qui dirigeaient la « Momie sanglante » ?

Puis, prenant de nouveau la fiche, il la relut attentivement.

— Je sais bien, murmura-t-il enfin, que la police n'a pas pour habitude d'aller choisir ses indicateurs parmi les gens de la haute société, mais, tout de même, il y a une limite qu'elle ne devrait pas dépasser.

« Celui-là, il est complet !

« Non seulement il est repris de justice, mais il « moucharde » avec une égale aisance ses camarades, ses compatriotes et ses chefs !

Car, maintenant, James Nobody ne conservait aucun doute à cet égard. Ali ben Naçeur el Hadj n'était, ne pouvait être, qu'un « agent double », mangeant à tous les râteliers et se vendant au plus offrant et dernier enchérisseur.

En tous cas, il venait de commettre un crime abominable, et cela, par ordre de la « Momie sanglante ».

Donc, qu'il appartînt ou non à la police, qu'il fût ou non protégé par elle, il tombait sous le coup de la loi.

Cela seul importait.

Et James Nobody le lui fit bien voir.

Car deux heures plus tard, il appréhendait Ali ben

Naçeur el Hadj, au moment précis où ce dernier sortait du café maure de la place Méhemet-Ali.

Cette fois, le grand détective tenait une piste. Il devait la suivre jusqu'au bout.

Où James Nobody apprend des choses qui l'intéressent vivement...

N'ayant qu'une confiance limitée dans les services policiers ou pénitentiaires du Caire, James Nobody se garda bien de leur confier son prisonnier.

Il le conduisit directement à la citadelle et, en sa présence, le fit écrouer dans une cellule des locaux disciplinaires, à la porte de laquelle fut placée une sentinelle européenne.

Très déprimé, Ali ben Naçeur el Hadj n'offrit pas la moindre résistance et se soumit bénévolement à la fouille que lui fit subir le grand détective.

Entre autres choses, James Nobody trouva sur lui l'arme qui lui avait servi à commettre son crime : un couteau-poignard soudanais affilé comme un rasoir et dont la lame et la poignée étaient encore couvertes de sang.

Devant cette preuve tangible de l'odieux forfait commis par lui, Ali ben Naçeur el Hadj ne put que passer aux aveux.

Mais, s'il reconnut être l'auteur de l'assassinat d'Ibrahim effendi, il refusa obstinément, par contre, d'avouer que cet assassinat avait été conçu et ordonné par la « *Momie sanglante* ».

A l'en croire, c'est au cours d'une rixe survenue entre eux, et pour un motif des plus futiles, qu'Ibrahim effendi aurait trouvé la mort.

Malheureusement pour lui, James Nobody possédait la preuve du contraire.

Aussi, sans plus tarder, plaça-t-il sous les yeux d'Ali ben Naçeur el Hadj, la lettre de menaces qui lui avait été adressée par les chefs de la « *Momie sanglante* ».

Et comme Ali ben Naçeur el Hadj, excipant de son ignorance — il était complètement illettré, — déclarait ne pouvoir prendre connaissance de ce texte, James Nobody le lui lut.

Du coup, le meurtrier s'effondra.

Il comprit que, cette lois, — *et cela, uniquement*

par la faute de ses chefs, — il était irrémédiablement perdu.

En excellent psychologue qu'il était, James Nobody se hâta d'exploiter l'état de dépression nerveuse dans lequel se trouvait son prisonnier et, après lui avoir inspiré une terreur salutaire du châtiment qui lui était réservé et qui n'était autre que la décollation par la hache⁽¹⁾, il lui donna à entendre que s'il consentait à livrer ses chefs ou, plus simplement, à donner leurs noms, il se faisait fort de l'arracher au supplice.

Ali ben Naçeur el Hadj écouta avec attention le grand détective, mais, contrairement à ce qu'avait espéré ce dernier, il se refusa énergiquement à parler.

— Si vous aviez la moindre idée du pouvoir immense que possèdent les chefs de la « *Momie sanglante* », répondit-il à James Nobody, vous vous seriez dispensé de me faire une telle offre. Non seulement ils voient tout, mais ils savent tout. Si jamais ils apprenaient que j'ai trahi, je n'aurais plus aucun repos dans ce monde ni dans l'autre. J'ai donc tout intérêt à me taire.

— Soit, répondit James Nobody, impassible en apparence ; j'agirai donc seul. Au demeurant, Bab-el-Molouck n'est pas tellement éloigné du Caire qu'on ne puisse s'y rendre sans guide.

En l'entendant prononcer ce nom, Ali ben Naçeur el Hadj tressaillit...

— Comment as-tu appris ce nom ? s'exclama-t-il, terrifié. Il y a donc des traîtres parmi nous ?

James Nobody eut un sourire...

— Pourquoi n'y en aurait-il pas ? répondit-il, en s'efforçant d'exploiter à fond ce premier succès ; tu sais bien que, en y mettant le prix, on arrive toujours à savoir ce que l'on veut apprendre.

Le bandit donna tête baissée dans le piège qui lui était ainsi tendu...

— Comment ! s'écria-t-il, c'est pour de l'argent qu'ils ont trahi !

1 — On sait que les musulmans ont une peur affreuse de ce genre de supplice. D'après leur religion, dès leur mort, le prophète vient les chercher pour les emmener au ciel. Pour ce taire, il les prend par les cheveux, dont une mèche est réservée à cet effet. Or, si la tête est coupée, le corps ne suit pas. D'où il résulte qu'ils sont à jamais exclus du paradis de Mahomet e, ce qui ne saurait leur convenir eu aucun cas.

— Mais oui !
 — Et, vraiment, vous connaissez le « Mystère de la Nécropole » ?

— Parbleu !

— En ce cas, nous sommes perdus !

James Nobody eut un nouveau sourire...

— Cela m'en a tout l'air, répondit-il, narquois. C'est pourquoi, d'ailleurs, je n'insiste pas auprès de toi. Que tu parles ou non, l'affaire est dans le sac.

— Alors, pourquoi vouliez-vous m'interroger et me contraindre à vous dire le nom de mes chefs ?

— Parce que, répondit le grand détective avec lenteur, je sais quels sont les services que tu as rendus dans le passé. J'ai eu pitié de toi. Je t'ai tendu la perche. Tu refuses de là prendre. Soit. Je me passerai de toi.

Et, faisant mine de s'en aller, il ajouta :

— J'aurais été heureux de te voir attribuer la prime de cinq mille livres égyptiennes⁽¹⁾ que le Gouvernement offre à ceux qui dénonceront les chefs de la « Momie sanglante ». Mais, puisque tu n'en veux pas, d'autres les prendront bien.

L'énormité de la somme allouée au délateur, parut produire une grosse impression sur Ali ben Naçeur el Hadj.

— Cinq mille livres égyptiennes ! s'exclama-t-il sidéré...

— Mais oui, répondit James Nobody poliment.

Puis, tirant de sa poche son carnet de chèques, il ajouta :

— Et, bien entendu, je paye immédiatement.

Ali ben Naçeur el Hadj se laissa choir sur le lit de camp de sa cellule et, navré, murmura :

— Hélas ! Que n'ai-je su cela hier ! En admettant même que vous me donniez tout cet argent aujourd'hui, qu'en ferais-je ? Ne suis-je pas sous le coup d'une condamnation à mort ?

— Il est certain, répondit gravement le grand détective, qu'il n'est pas en mon pouvoir de te promettre l'impunité. Le crime que tu as commis est horrible et mérite une sanction grave.

« Cependant, tu es moins coupable que ceux qui l'ont ordonné. C'est pourquoi, — à condition que tu me fasses connaître leurs noms bien entendu, — je suis tout disposé à intervenir en ta faveur. »

— J'entends bien, répondit le meurtrier ; mais, en ce cas, que deviendra l'argent ?

— N'as-tu pas une femme et des enfants ?

— Hélas ! si ! J'ai une femme et trois enfants !

— Eh ! bien, je le leur remettrai de ta part.

— Vous feriez cela ?

— Pourquoi pas ? Ne sont-ils pas tes héritiers directs ?

— Et personne ne saura que c'est moi qui vous aurai livré les chefs de la « Momie sanglante » ?

— Je t'en donne ma parole d'honneur.

Ah ben Naçeur el Hadj n'hésita plus cette fois...

Il se leva, vint vers James Nobody et, tout bas, lui dit :

— Le chef de la « Momie sanglante » réside, en effet, à Bab-el-Molouck. Il s'appelle *Chibriket Mohamed pacha* et a sous ses ordres immédiats un conseil de douze membres dont voici les noms : *Assan Kodja effendi ; Mohamed ben Sonal ; Ali ben Ha ; Amine et Farag ; Selim ben Amar ; Ahmed Mektour ; Salem ben Assiout ; Siarni-Atar ; Syout ben Akmin ; Ahmed ben et Hadj ; Selim et Farag et Ali el Madani.*

Tandis que parlait le meurtrier, James Nobody avait pris note des noms qu'il lui livrait, se réservant d'« épilucher » soigneusement le passé de chacun des membres de ce singulier conseil.

Quand fut terminé l'aveu, se tournant du côté d'Ali ben Naçeur el Hadj, le grand détective lui demanda :

— Peux-tu me dire, maintenant, où se réunissent ces gens-là ?

— Mais, dans la « Vallée des Rois », à Bab-el-Molouck exactement ; c'est-à-dire, au centre même de la nécropole de Thèbes.

James Nobody réfléchit une seconde, après quoi il répondit, soucieux :

— C'est plutôt vague comme indication, car si je ne m'abuse, la nécropole de Thèbes, comme celle de Memphis d'ailleurs, se répartit sur une interminable chaîne de collines et se divise en plusieurs sections.

— C'est cela même, fit le meurtrier, mais ne sachant pas exactement où se réunit le conseil, il m'est impossible de vous en dire plus. Cependant, je crois qu'en cherchant du côté où est situé le tombeau d'Osymandias, vous en arriverez aisément à vos fins.

James Nobody, comprenant que, pour le moment, il avait tiré de son prisonnier, tout ce qu'il en pouvait raisonnablement tirer, n'insista pas.

1 — La livre égyptienne vaut 25^f, 92.

Il se borna donc à inscrire sur son carnet au-dessous des treize noms qui y figuraient déjà le nom d'Osymandias, puis il posa une dernière question...

— Quel est, demanda-t-il à Ali ben Naçeur el Hadj, votre mot de passe ?

— *Terre et Liberté* ! répondit l'autre.

— Mais, s'exclama James Nobody surpris, c'est un mot de passe communiste que celui-là !

Le meurtrier se rengorgea...

— Aussi sommes-nous communistes, répondit-il du tac au tac ; seulement notre communisme n'a rien à voir avec celui de Moscou.

— Alors, je ne comprends pas ! déclara James Nobody ; le parti communiste égyptien n'a-t-il pas pour chef, le jeune Hosni el Orabi, lequel est rentré de Moscou ces jours derniers ?

Ali ben Naçeur el Hadj haussa les épaules et, sur un ton de mépris, répondit :

— Hosni el Orabi est à la tête du parti jeune égyptien, qu'à effectivement fondé le juif russe Joseph Rosenthal, le délégué à la propagande soviétique en Egypte, et qu'il subventionne largement.

— Alors ? insista James Nobody.

— Alors, poursuivit Ali ben Naçeur el Hadj, nous n'avons, — et nous ne voulons avoir, — rien de commun avec ces gens-là. Car, qu'ils soient Anglais, Russes ou Juifs, ils n'en sont pas moins des Européens, c'est-à-dire des ennemis pour les musulmans que nous sommes et que nous voulons demeurer.

— Quel but poursuivez-vous donc ? demanda James Nobody, ébahi.

— La libération totale et définitive des peuples de l'Orient d'abord, déclara le prisonnier ; leur constitution ensuite en une vaste fédération islamique ayant pour chef unique le calife, restauré dans ses droits, privilèges et dignités.

— Et quel serait ce... calife ? insista James Nobody, Chibriket Mohamed pacha, sans doute ?

— Certes, non ! répondit avec vivacité Ali ben Naçeur el Hadj. ; Chibriket pacha n'est que le descendant des Pharaons, c'est-à-dire le représentant d'une race inférieure et abâtardie, tandis que le calife est le représentant du prophète, c'est-à-dire l'envoyé de Dieu.

— Comment s'appelle-t-il celui-là ? fit James Nobody, vivement intéressé.

— Je l'ignore, répondit simplement le prisonnier ; mais soyez assuré qu'il se fera connaître en temps opportun.

— Bien, mais du moins, tu sais où il réside. Est-ce en Égypte ou ailleurs ?

Ali ben Naçeur el Hadj eut un sourire muet...

— Cela, Dieu seul le sait ! répondit-il simplement.

— Parfait ! fit James Nobody. Bien que n'étant pas Dieu et n'ayant nul désir de le devenir, je tâcherai de le savoir également.

L'autre s'inclina et mettant sa main sur son cœur, murmura :

— En ce cas, permets-moi de te donner un conseil. Avant d'agir, regarde bien où tu mettras tes pieds, car le chemin sur lequel tu vas t'engager est bordé de précipices.

— *Kismet*⁽¹⁾ ! répondit James Nobody.

— Mieux vaudrait dire : « *Inch'Allah*⁽²⁾ ! » fit Ali ben Naçeur el Hadj, puis, ayant dit, demeurer tranquillement chez toi, au coin de ton feu...

Il est probable que James Nobody ne crut pas devoir tenir compte de ce conseil, car le jour même, vêtu en fellah et complètement méconnaissable, il montait dans l'un des trains des chemins de fer de l'État égyptien qui, treize heures plus tard, le descendait à Louxor, c'est-à-dire à proximité de Bab-el-Molouck...

Iskander bey, l'un des agents les plus influents du Wafd en Haute-Égypte, l'accompagnait.

A eux deux, ils allaient livrer bataille aux chefs de la « *Momie sanglante* ».

L'un pour faire triompher la vérité.

L'autre pour défendre et innocenter son parti.

Redoutable association que celle de ces deux hommes.

Et, ils le firent bien voir...

Où James Nobody échappe à deux attentats...

Comment James Nobody avait-il fait la connaissance d'Iskander bey ?

Tout simplement parce que délégué auprès de lui par Bassoul pacha, il avait automatiquement

¹ — Peu m'importe.

² — S'il plaît à Dieu.

succédé à Ibrahim effendi, « *mort pour son pays en service commandé* ».

Or, dès que fut connue la mort d'Ibrahim effendi et l'arrestation d'Ali ben Naçeur el Hadj, les chefs du Wafd, comprenant que James Nobody n'était pas homme à s'en tenir à ce premier succès, décidèrent à l'unanimité de se mettre en tiers dans la partie engagée et d'aider de toutes leurs forces, le grand détective.

C'est pourquoi ils chargèrent Iskander bey, l'un de leurs agents les plus remarquables, de se mettre à l'entière disposition de James Nobody.

Celui-ci ne tarda pas à se féliciter d'avoir à ses côtés un tel collaborateur.

Iskander bey, en effet, n'était pas seulement un lettré, — ce qui, déjà, eût été suffisant en l'occurrence, puisqu'il ne s'agissait que de repérer un lieu-dit, — il était aussi, et surtout, un homme d'action dans toute l'acception du terme.

Connaissant admirablement la région dans laquelle ils allaient avoir à opérer, y possédant de très nombreuses et très utiles relations, Iskander bey était le second rêvé.

Dès leur arrivée à Louxor, il conduisit James Nobody, non pas à l'hôtel où, d'ailleurs, la présence du fellah qu'il paraissait être, eût été difficilement tolérée, mais chez un sien ami, riche propriétaire terrien qui leur fit le plus courtois et le plus empressé des accueils.

Mais quand il apprit quel était le but du voyage de ses hôtes, il se rembrunit visiblement.

— Vous vous engagez là dans une aventure, leur dit-il tout net, qui peut fort mal tourner. Quoi qu'il en soit, vous pouvez compter sur les miens et sur moi, en tout et pour tout. Ma fortune, mes relations et même ma vie, sont à vous. Usez-en à votre convenance.

On conviendra qu'il eût été difficile de se montrer plus aimable.

Néanmoins ce second avertissement, — le premier lui avait été donné on s'en souvient par la « *Momie sanglante* » elle-même, — ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd. Et, parce que formulé à l'endroit même où selon toute apparence il allait devoir livrer bataille, James Nobody le prit tout à fait au sérieux.

Mais c'est en vain qu'il chercha à obtenir de son généreux amphitryon des détails complémentaires.

Certes, il savait que les agents de la « *Momie sanglante* » étaient particulièrement actifs dans la région et que, entre Louxor et Assouan, en passant par Asfoon, Esneh, El Kab et Ghebel Silsileh, c'est-à-dire dans toute la Thébaïde, ils se livraient à une besogne de recrutement réellement remarquable, mais il ignorait tout de l'existence du siège central de cette organisation en l'un quelconque des coins inhabités de la « Vallée des Rois ».

En principe, il ne niait pas le fait ; il se bornait à le juger invraisemblable.

Toutefois quand, au cours de la conversation, James Nobody prononça le nom de Chibriket Mohamed pacha, il s'exclama :

— *Chibriket pacha ! Mais je le connais beaucoup. C'est un vieux savant turc, inoffensif et doux qui, en compagnie de quelques autres « toqués » de son espèce, effectue des fouilles du côté du Ramesséum.*

James Nobody et Iskander bey échangèrent un coup d'œil complice.

Enfin, cette fois, ils étaient sur la voie...

— Qu'est-ce que le *Ramesséum* ? demanda d'un air innocent, le grand détective.

— *C'est ainsi qu'on appelle aujourd'hui, répondit l'amphitryon ; un ancien temple qui, autrefois, contenait le tombeau d'Osymandias.*

James Nobody ne tiqua pas, mais, en son for intérieur, il pensa :

— Ali ben Naçeur el Hadj a dit vrai. Je crois que nous y voilà.

Et, poursuivant son enquête, il demanda :

— Si j'ai bien compris, Chibriket pacha a obtenu du gouvernement égyptien l'autorisation d'effectuer des fouilles de ce côté.

— C'est cela même.

— A-t-il déjà fait des découvertes importantes ?

— Pas que je sache. Mais il prétend être sur la piste d'un mausolée d'une richesse inouïe : celui d'un des rois de la II^e dynastie.

— Diable ! Et il est seul pour effectuer ces fouilles ?

— Non pas. Il a avec lui *une douzaine de savants*, une dizaine de contremaîtres et environ trois ou quatre cents terrassiers soudanais. De plus, comme il a horreur des indiscrets, il a obtenu l'autorisation de faire garder sa « concession » par un peloton de la police indigène montée. Tant et si bien que, pratiquement, ses fouilles s'effectuent

dans le plus grand secret et sont inabordables pour le « *vulgum pecus* » que nous sommes.

Du coup, James Nobody partit d'un éclat de rire...

— Comment ! s'exclama-t-il tout hilare, ce vieux brigand se fait garder par ceux-là même qui le devraient arrêter ! J'avoue que, celle-là, je ne l'aurais pas trouvée.

Puis, reprenant son sérieux...

— Hé ! bien, ne lui en déplaît, dès demain, il aura ma visite.

— Méfiez-vous ! s'écria l'amphitryon ; il passe pour avoir fort mauvais caractère.

James Nobody eut un sourire amusé et, gouaillieur, répondit :

— Que diriez-vous, cher monsieur, si vous connaissiez le mien. Je n'en sais pas de pire.

Cela fut dit sur un tel ton et avec une telle verve, que ses deux interlocuteurs ne purent réprimer un sourire.

Mais, déjà, le grand détective reprenait :

— Je vous demanderai même l'autorisation, — si vous n'y voyez aucun inconvénient, — d'aller voir là-bas, dès ce soir, ce qui s'y passe et comment se garde, ou se fait garder Chibriket pacha.

— Ce serait commettre une imprudence folle ! s'écria l'amphitryon.

— Bah ! Croyez-vous ?

Tout en parlant, James Nobody s'était insensiblement rapproché de la porte-fenêtre qui béante s'ouvrait sur la véranda...

— J'aurais pourtant aimé savoir, poursuivit-il, ce qui se manigance, la nuit surtout, au sein du campement de ce vieux bandit. Mais puisque vous me dites que c'est impossible...

— Tout à fait impossible, affirma de nouveau l'amphitryon.

— Je vais donc être obligé de m'en rapporter aux déclarations de monsieur que voilà...

En même temps qu'il prononçait cette phrase, James Nobody bondissait sur la vérandah, d'où, après l'avoir à moitié assommé d'un coup de poing sur la tempe, il ramenait un fellah du plus beau noir...

— Qu'est-ce que cela ? s'écria l'amphitryon, effaré...

— Ma foi, je n'en sais rien, répondit James Nobody narquois, mais j'éprouve une horreur ins-

tinctive pour les gens qui écoutent aux portes. Et, dame ! quand j'en trouve, je cogne.

Puis, après avoir passé les menottes à son prisonnier qui, petit à petit, reprenait ses sens, il lui demanda :

— Veux-tu avoir l'obligeance de nous dire qui tu es, et ce que tu faisais sur cette vérandah ?

Encore que remis du formidable « *swing* » qu'il venait de recevoir, l'indigène s'enferma dans un mutisme farouche.

— Tu ne veux pas répondre ? insista James Nobody qui, tout en parlant, procédait à la fouille du « *négro* ».

— Je n'ai rien à dire, fit ce dernier. J'ai été assez stupide pour me faire prendre ; tant pis pour moi. Que mon destin s'accomplisse. *Inch'Allah* !

— Soit ! fit James Nobody, qui déposa sur une table voisine un poignard et un browning qu'il venait d'extraire des poches de l'indigène.

Puis, se retournant vers ce dernier, il poursuivit :

— La loi est la loi. Bien que ne l'ayant pas faite, je n'en suis pas moins chargé de l'appliquer. Elle dit que tout indigène surpris la nuit, en armes, dans une maison habitée, est passible de la peine de mort.

« C'est là ton cas, indiscutablement.

« Fais ta prière, tu vas mourir ! »

Et, prenant sur la table, le browning qu'il venait d'y déposer ; il en plaça le canon dans l'oreille droite de l'indigène, après quoi il ajouta :

— Je vais compter jusqu'à cinq ; si auparavant tu ne t'es pas soumis, rien au monde, ni personne, ne pourra te venger.

L'indigène demeura impassible, mais il n'en répondit pas moins avec une certaine assurance :

— Tu peux essayer de me tuer ; tu n'y réussiras pas. J'ai une « *baraka*. »⁽¹⁾ qui me rend invulnérable aux balles.

En tout cas, répondit du tac au tac le grand détective, elle ne te rend pas invulnérable aux coups de poing.

Le coup porta...

L'indigène cilla et, posant son regard sur James Nobody, répondit :

— C'est juste ! Sans doute ma « *barraka* » ne me protège-t-elle plus. Il est possible que, à mon insu,

1 — Fétiche religieux et plus communément, un passeport rituel.

j'ais commis une faute. Mais cela m'est égal. Je ne parlerai pas, et, si je meurs, Chibriket pacha saura bien me venger.

Sans qu'il s'en soit rendu compte, il venait d'avouer...

— Tu reconnais donc, s'écria le grand détective, que c'est Chibriket pacha qui t'a envoyé ici. Pour quoi faire ? Pour m'espionner d'abord, et me tuer ensuite ?

Le nègre parut atterré...

Sans doute ne comprit-il qu'à ce moment toute l'étendue de la faute qu'il venait de commettre.

— Qu'Allah m'extermine ! s'exclama-t-il, furieux, et qu'il me prive à jamais des joies qu'il réserve aux élus.

Puis se montant peu à peu, il ajouta :

— Quoi qu'il en soit, j'ai trahi, et il convient que, dès maintenant, je sois puni par où j'ai péché.

Et, avant qu'on ait pu l'en empêcher, d'un coup de dents, il se coupa la langue qu'il cracha dans la direction de James Nobody, puis il tomba évanoui.

— Oh ! le malheureux ! s'écria ce dernier ; pour quoi s'est-il mutilé de la sorte ?

Impassible, Iskander bey répondit :

— C'est peut-être un malheureux, comme vous dites, mais c'est très certainement un homme de cœur. Si tous nos adversaires sont de cette taille, je crains que nous n'ayons fort à faire.

James Nobody haussa les épaules...

— Où serait le plaisir, je vous le demande, répondit-il, si nous n'avions en face de nous que des poules mouillées

Et, se coiffant de son fez :

— Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, et qu'il y ait ou non du danger, je vais de ce pas rendre visite à Chibriket pacha.

« Ou il aura ma peau ou j'aurai la sienne !

« Mais je ne veux pas rester plus longtemps sous le coup d'une telle menace. »

Il n'y eut pas moyen de l'en faire démordre.

Bien mieux, étant donné le risque à courir, il défendit à Iskander bey de l'accompagner.

Après avoir armé son browning, l'œil et l'oreille au guet, il s'enfonça dans la nuit...

Or, écoutez bien ceci.

Il avait à peine fait cent mètres en direction de Louxor, qu'une explosion formidable retentissait.

La maison de laquelle il venait de sortir tremblait sur ses bases et s'effondrait comme un château de cartes, ensevelissant sous ses décombres tous les occupants.

En même temps, un incendie d'une violence inouïe se déclarait.

Affolé, James Nobody se précipita vers le lieu du sinistre.

Mais devant lui, deux hommes se levèrent qui lui barrèrent le passage.

C'étaient Iskander bey et son ami qui, malgré la défense qui leur en avait été faite, avaient suivi le grand détective.

— Dieu soit loué ! s'exclama ce dernier ; nous êtes sauvés !

— Dieu est grand ! répondirent en même temps les deux Égyptiens, il sait ce qu'il fait.

— C'est possible répondit James Nobody, en se tournant du côté du *Ramesséum*, mais il y en a un par-là, qui sait aussi ce qu'il fait.

Mais celui-là, je vous en donne ma parole, ne perdra rien pour attendre...

Si Chibriket pacha avait pu voir le geste qui accompagnait cette menace, il est bien certain qu'il n'eût été guère rassuré.

Mais il ne le vit pas.

Ou, s'il le vit, il n'en tint aucun compte.

Et, c'est cela qui le perdit...

Où James Nobody assiste en simple spectateur à la punition des coupables.

Bien qu'ayant passé la plus grande partie de la nuit à faire la chaîne pour noyer les décombres, James Nobody n'en partit pas moins dès la première heure pour la nécropole.

Iskander bey l'accompagnait.

Le grand détective comprit alors, mais alors seulement, que s'il s'était risqué seul, la nuit, au milieu des ruines, il n'en serait pas sorti vivant.

Depuis bien des siècles, en effet, une plaine immense a nivelé la célèbre cité de Thèbes, la ville aux cent portes qui, autrefois, comptait, si nous en croyons Germanicus et Tacite, sept cent mille habitants en âge de porter les armes.

C'est à l'aide de cette armée, d'ailleurs, que Rhamsès avait annexé à son immense empire, la

Libye, l'Éthiopie, la Médie, la Perse, la Bactriane, la Scythie, de même que toute la région qui forme aujourd'hui la Syrie, l'Arménie et la Cappadoce, jusqu'à la mer de Bithynie d'une part, et à celle de Lydie de l'autre.

Thèbes occupait une étendue immense et s'étalait sur les deux rives du Nil, à perte de vue.

A droite, face au fleuve et dans le sens du courant, sur les collines qui le dominent, était la véritable ville, la ville d'Ammon.

Près de là, s'élève la célèbre colonnade du palais de Louxor, et à quelque distance, on aperçoit les ruines du temple de Karnak, les plus belles et les plus majestueuses de l'ancienne Égypte. Deux avenues, dont l'une est la formidable allée des Sphinx, relient entre eux le palais et le temple.

A gauche, vers l'occident, s'élève, barrant l'horizon, la chaîne des collines dans laquelle est construite la nécropole de l'ancienne capitale.

Au pied de ces collines s'élèvent le temple de Quournah, le temple de Dér-el-Bahari, le *Ramesséum*, les colosses, le temple de Medinet-Abou et le temple de Dér-el-Medinet.

Bab-el-Molouck, la « Vallée des Rois » fait suite à ces merveilles et s'enfonce dans le massif de la nécropole.

Cette dernière commence là où s'arrête l'action fertilisante du Nil, comme si les vivants disaient aux morts : Soyez tranquilles, dormez en paix, nous n'irons pas plus loin...

Mais les siècles ont passé, le temps et le fleuve ont nivelé les demeures où vivaient autrefois les hommes et là où se trouvaient des quartiers, des places et des rues, on n'aperçoit plus à perte de vue que des champs de blé et de cannes.

Sic transit...

Mais James Nobody n'était pas venu là pour admirer cette nécropole sous les sables brûlants de laquelle Thèbes, au cours des âges, a enfoui ses morts innombrables.

Il était venu là pour agir...

Sans même honorer d'un coup d'œil les deux colosses de pierre, dont les formes gigantesques dominant l'étendue, il passa devant ce vaste mastaba qu'est le temple de Quournah, que Sétî éleva à la mémoire de son père Rhamsès

Puis après avoir traversé Drah-Aboul-Neggah où ont été découvertes les tombes des rois Entef

de la XI^e dynastie, il arriva devant le temple de Medinet-Abou, lequel est double, puisqu'il se compose de deux édifices : le temple de Thoutmès III et le temple de Rhamsès III.

Enfin, après avoir longé les collines désertes, au pied desquelles se trouve le *Ramesséum*, il aperçut à proximité de cette ruine splendide, la « concession » de son adversaire, Chibriket Mohamed pacha.

Ainsi qu'on le lui avait dit la veille, elle était gardée par un peloton de police indigène, dont les sentinelles, évidemment bien stylées, avaient pour consigne d'écarter les indiscrets.

Les tentes sous lesquelles s'abritaient Chibriket pacha et ses complices, se trouvaient au centre de la concession. Une triple ligne de fils de fer barbelés les isolait des tentes destinées aux ouvriers qui, nus jusqu'à la ceinture, travaillaient dans des excavations voisines.

Abandonnant à l'abri du *Ramesséum* les ânes qui les avaient amenés jusque-là, James Nobody et Iskander bey se dissimulèrent derrière un éboulis et, la jumelle aux yeux, examinèrent attentivement ce qui se passait à l'intérieur du camp.

Tout de suite, ils remarquèrent que quelque chose d'anormal avait dû se produire.

Gesticulant et pestant, un solide vieillard vêtu à l'européenne, mais coiffé du tarbouche national, allait et venait au centre d'un groupe d'individus vêtus comme lui, auxquels il semblait adresser de vifs reproches et des menaces.

Sous les tentes, des serviteurs s'affairaient, bouclaient des malles et des valises, tandis qu'au parc à bestiaux, d'autres serviteurs harnachaient trois magnifiques chameaux coureurs.

— Oh ! oh ! s'exclama James Nobody ; est-ce que Chibriket pacha, ne se sentant plus en sûreté, songerait à nous brûler la politesse ?

— Cela, je l'en défie bien ! répondit paisiblement Iskander bey.

Et comme James Nobody, surpris, se retournait vers lui pour lui demander d'où provenait tant d'optimisme ; le jeune Égyptien, lui montrant d'un geste discret la plaine qui, maintenant, se peuplait étrangement, poursuivit à mi-voix :

— Soyez sans crainte aucune, ni Chibriket pacha ni ses hommes ne peuvent nous échapper désormais. Sur eux se referment les deux pinces

d'une tenaille qui, pour peu qu'ils tentent de s'évader, les broiera sans pitié.

— C'est ma foi, vrai ! s'exclama le grand détective au comble de la stupéfaction. Mais, dites-moi, d'où proviennent ces gens-là et qui donc les a alertés ?

Iskander bey eut un sourire...

Puis, lentement, il répondit :

— C'eût été un grand malheur pour l'Égypte et pour le Wafd, si notre amphitryon d'hier au soir avait succombé au cours de l'attentat perpétré, non pas contre vous, mais contre lui.

« D'un propriétaire terrien, il n'a que les apparences. En réalité, Médinét Ali pacha, tel est son nom véritable, — était encore, il y a un an, l'un des officiers les plus distingués de notre armée du Soudan.

« En cette qualité, il commandait l'un des bataillons les plus réputés de ces tirailleurs soudanais qui ont conquis un empire à l'Angleterre. Mais, nationaliste fervent, il fut écœuré par l'odieuse attitude adoptée par les autorités britanniques à notre égard, et, un beau jour, il démissionna, et vint se mettre à la disposition du Wafd.

« Ce dernier le plaça immédiatement à la tête du sixième groupe de combat dont le siège est à Thèbes et dans son hinterland.

« C'est ce groupe qui manœuvre actuellement sous vos yeux, dans le but d'encercler Chibriket pacha et ses complices. »

— Mais, s'exclama James Nobody, qui n'en pouvait croire ses yeux, on dirait vraiment que cette manœuvre est effectuée par une troupe régulière. Non seulement ces gens-là savent utiliser le terrain, mais la réputation elle-même semble n'avoir pas de secret pour eux.

— A cela, il y a une raison, répondit avec calme Iskander bey, c'est que, ces gens-là, comme vous dites, sont tous, ou presque, d'anciens soldats. Ils constituent l'élite de cette armée qui, demain, s'il le faut, entrera en lutte contre la vôtre.

Du coup, James Nobody sursauta...

— Et c'est à moi, s'exclama-t-il, que vous osez dire des choses pareilles.

— Pourquoi pas ? fit Iskander bey. N'êtes-vous pas chargé de renseigner votre gouvernement sur ce qui se passe en Égypte ?

— Certes, mais...

— Eh ! bien ; vous n'aurez qu'à lui dire ce que vous aurez vu, notamment que le peuple égyptien possède une armée, laquelle est prête à mourir pour son indépendance. D'ailleurs, vous allez pouvoir vous rendre compte immédiatement de ce dont elle est capable car, si je ne m'abuse, voici l'heure H...

En effet, tandis que parlait Iskander bey, autour de la « concession » de Chibriket pacha s'était soudé le cercle wafdiste. Et, avant même que le chef de la « *Momie sanglante* » ait pu percevoir la menace qui planait sur sa tête, cette menace était devenue une terrible réalité.

Maintenant, les crêtes qui « dominaient la « concession » étaient entièrement couronnées de tirailleurs wafdistes qui, le browning en main, attendaient l'ordre de faire feu.

— Aux armes cria soudain l'une des sentinelles de la police indigène, postée aux abords de la concession.

Mais, se dressant sur le sommet, d'un monticule sur lequel venait d'être planté son fanion de commandement, Médinét Ali pacha clama d'une voix sonore :

— Si vous tenez à la vie, que nul d'entre vous ne bouge !

Et comme, atterré, Chibriket pacha tournait vers lui sa face anxieuse, il lui ordonna :

— Pour vous et pour vos hommes : Haut les mains ! Et tout de suite, n'est-ce pas ?

Les bandits s'empressèrent d'obéir.

En un clin d'œil, ils furent cueillis.

— Ma foi, s'exclama James Nobody émerveillé, voilà du beau travail. C'est propre, élégant et bien fait. Réussir un coup pareil, sans verser une goutte de sang, est vraiment le summum de l'art.

Mais Chibriket pacha ne se tenait pas encore pour battu sans doute car, d'une voix rogue, il s'écria :

— Ne te hâte pas de triompher, James Nobody ; mon dernier mot n'est pas dit.

— Et moi qui étais persuadé du contraire, répondit, narquois, le grand détective.

Ce qui se passa ensuite fut rapide comme la foudre...

Malgré les protestations de James Nobody qui, tout de même, ne pouvait imposer sa volonté aux

mille hommes qui se trouvaient là, Chibriket pacha et ses douze complices furent purement et simplement « collés au mur » et fusillés.

Ce que vous venez de faire là est complètement idiot, s'exclama le grand détective, furieux. Comment voulez-vous que j'établisse maintenant, que le Wafd n'est pour rien dans l'assassinat du Sirdar ?

Très calme, Iskander bey répondit :

— Vous semblez oublier, cher monsieur, que c'est grâce à vous que nous avons appris non seulement les noms des chefs de la « *Momie sanglante* », mais aussi le lieu de leur résidence.

— Cela vous fait une belle jambe ! Il fallait me donner au moins le temps de les interroger

— La loi du talion ne comporte aucun délai et doit s'appliquer sans retard ! fit à son tour Médinét Ali pacha. Ces gens-là avaient tué, ils ont été tués. Un point, c'est tout.

— Vraiment ! Et que devient la justice en cette affaire ? s'étrangla James Nobody dont la colère allait croissant.

— La justice ? fit Iskander bey très calme ; nous autres Égyptiens, nous n'y croyons plus, car nous sommes payés pour savoir ce qu'en vaut l'aune.

Et, devenant mordant, il ajouta :

— Voulez-vous que je vous dise à l'avance ce qui va se passer ?

« Comme nous, vous êtes convaincu que l'assassinat du Sirdar est l'œuvre de la « *Momie sanglante* ».

« La preuve de la culpabilité de cette dernière, nous allons sans doute la trouver au cours de la perquisition qui va suivre.

« Eh ! bien, soyez assuré que, ni votre témoignage, — car vous ne pouvez pas ne pas témoigner en notre faveur, — ni les preuves écrites que nous soumettrons à vos juges ne nous innocentent à leurs yeux.

Il leur faut des coupables.

« Ces coupables, c'est chez nous qu'ils les prendront.

Et si vous voulez connaître toute ma pensée, si vous voulez que je vous dise ce dont, tous, nous sommes persuadés, écoutez-moi :

« Si nous avions remis entre les mains des juges britanniques, les treize coquins que nous venons

d'exécuter, les juges britanniques les auraient acquittés.

« Pourquoi ?

« Parce qu'il faut que le Wafd sorte déshonoré de cette affaire.

Parce qu'il importe que l'Égypte soit définitivement asservie.

« Parce que, pour obtenir ce double résultat, si le Sirdar n'était pas mort, il faudrait qu'on le tue.

« Vous m'entendez !

« Il faudrait qu'on le tue !

« J'ai dit !

« Maintenant, pensez de nous ce que vous voudrez, peu nous importe.

« Innocents de la mort du Sirdar, Médinét Ali pacha et moi, nous nous reconnaissons responsables de la mort des treize chefs de la « *Momie sanglante* » et nous nous constituons prisonniers entre vos mains. »

James Nobody avait écouté avec une attention passionnée cet émouvant réquisitoire. Était-il justifié par les faits ?

Peut-être. Mais de cela, il n'avait pas à connaître. Son rôle était tout autre.

Il était venu là pour arrêter et, au besoin, châtier des coupables.

Ceux-ci avaient été châtiés par d'autres que lui, sans doute ; mais, enfin, ils avaient été châtiés.

A son sens, cela seul importait.

Fallait-il pour complaire au « *Colonial Office* » dont le rôle apparaissait pour le moins singulier en cette troublante affaire, qu'il lui livrât ceux-là même qui, à différentes reprises, lui avaient sauvé la vie et qui l'avaient secondé de leur mieux ?

Il ne crut pas devoir le faire.

Et puis, au fond, que leur reprochait-on ? D'être des patriotes !

Le beau crime que voilà !

Comme s'il était possible qu'un homme vraiment digne de ce nom pût ne pas aimer sa patrie, la défendre et la servir jusqu'à l'extrême limite de ses forces ?

Aussi, se tournant vers Iskander bey qui, impassible en apparence, attendait sa décision, lui répondit-il :

— Toute réflexion faite, j'estime que vous avez fait votre devoir. Donc, en ce qui me concerne, l'affaire est close.

« Si d'aucuns pensent différemment, arrangez-vous avec eux.

« J'ajoute que mon témoignage vous est acquis.. »

Et, après l'avoir salué, il ajouta : « Que Dieu vous garde ! »

En suite de quoi, il s'en fut, longuement, acclamé par l'assistance...

Où James Nobody conclut...

Il serait osé de dire que James Nobody fut chaudement félicité par M. Stanley Carwin, premier ministre de Sa Majesté britannique, quand, de retour à Londres, il remit entre ses mains le rapport relatif à la mission qu'il venait d'accomplir.

C'est que, vu de Londres, le problème égyptien avait un tout autre aspect que celui dont le revêtait ce rapport.

Mais ayant sa conscience pour lui, le grand détective était parfaitement tranquille.

N'avait-il pas établi la preuve formelle, d'ailleurs, à son retour au Caire, que la police anglo-égyptienne était au-dessous de sa tâche ?

N'avait-il pas démontré que dans ses cadres figuraient des gens — le fameux Robertson entre autres, un Boche des plus authentiques, — qui n'auraient jamais dû s'y trouver ?

Et puis, son rapport n'était-il pas basé sur des faits précis, tangibles, faciles à contrôler

La révolte ?

Mais elle était à l'état latent !

Et la condamnation qui venait d'être prononcée par les juges du Caire contre les Wafdistes accusés du meurtre du Sirdar, n'était pas pour arranger les choses.

De même que l'Irlande, l'Égypte voulait être libre.

Que faire à cela ?

Rien ?

Car le climat lui-même se prononçait contre les oppresseurs.

Sous le soleil de feu, les effectifs européens fondaient à vue d'œil. Quant aux effectifs égypto-soudanais, ils étaient franchement nationalistes.

— Alors ? interrogea, soucieux, le ministre.

— Alors, à moins d'entretenir là-bas une armée permanente de cent mille hommes, je ne vois qu'un moyen d'arranger les choses.

— Quel est-il ?

— Évacuer l'Égypte !

— Ce serait une abdication !

— Point ; ce serait une apothéose ! L'apothéose du bon sens, de la logique, de la raison. L'apothéose aussi de la justice et du droit.

— Comment cela ?

— Les peuples ne sont-ils pas libres de disposer d'eux-mêmes ?

— Certes !

— Alors, que faisons-nous en Égypte ?

— Évidemment !...

C'est sur ce dernier mot qui sonna comme un glas, que les deux hommes se quittèrent...

La cause était entendue.

Mais était-elle gagnée ?

Cela, c'est une autre affaire...

Car le « *Colonial Office* » n'a pas dit son dernier mot...

Et, quand on sait ce dont il est capable, quand on connaît les forces obscures qu'il peut mettre en mouvement, il est permis de douter de tout.

Même de la justice...

La balistique médico-légale est la science de l'analyse de l'utilisation des armes à feu dans des crimes. Il s'agit de comparer les marques d'une balle ou cartouche afin d'identifier l'arme particulière utilisée.

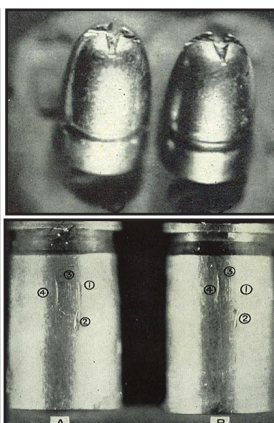
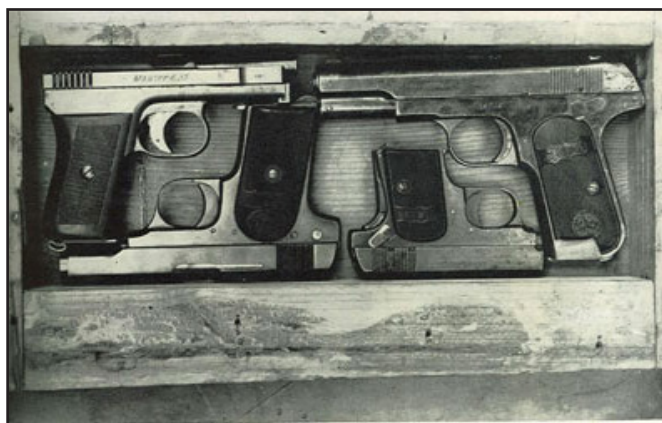
L'assassinat du Sirdar faisait partie d'une série de meurtres politiques, et le pionnier de la police scientifique Sir Sydney Smith (1883-1969) et ses collègues ont atteint une renommée mondiale grâce à l'application de cette science à la justice. Prouvant que la même arme a été utilisée lors de cet assassinat pour un certain nombre de meurtres. Lorsque les deux frères nommés Enayat, assassins présumés, ont été capturés ; les armes trouvées et saisies furent remises à Smith. En utilisant des techniques, uniques jusqu'alors, mais depuis devenues chose courante. Examinant Les balles et leurs douilles, il a établi qu'en particulier un pistolet Colt .32 avait été utilisée pour tirer sur le Sirdar. Face à ces éléments de preuve, les frères Enayat ont avoué, conduisant à l'implication de six autres complices dans un certain nombre d'assassinats politiques.



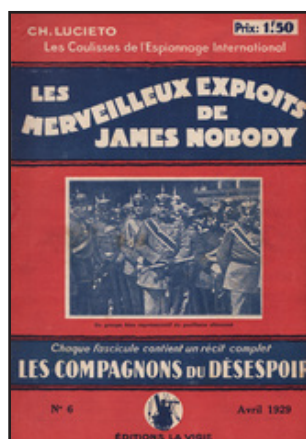
Reconstruction du crime

Mise en scène par la police égyptienne, de l'assassinat du Sirdar Sir Lee O. F. Stack.

Éléments de preuve utilisés suite à l'assassinat du Sirdar



- ♦ Quatre des pistolets saisis ;
- ♦ une balle extraite par Smith du corps du Sirdar et une balle correspondant trouvé dans le magasin de l'automatique saisi;
- ♦ deux cartouches, une découverte sur les lieux du crime, et une tirée à partir de l'arme trouvée sur l'accusé.



Lire dans le Numéro d'avril :

« LES COMPAGNONS DU DÉSESPOIR »

AU CŒUR DES SOCIÉTÉS SECRÈTES ALLEMANDES

CHARLES LUCIETO

Les Couloisses de l'espionnage International

LES MERVEILLEUX EXPLOITS DE JAMES NOBODY

Déjà parus :

- N° 1. — Un Drame au War-Office.
- N° 2. — Le Courrier du Tzar.
- N° 3. — Au Pays de l'Épouvante.
- N° 4. — La Louve du Cap Spartiventi.

Pour paraître successivement :

- N° 6. — Les Compagnons du Désespoir.
- N° 7. — Les Mystères de la Sainte-Vehme.
- N° 8. — La Fin tragique d'un Espion.
- N° 9. — L'Effroyable Drame de Malhem.
- N° 10. — Les Vengeurs d'Isis.
- N° 11. — Un Drame au Quartier général du Kaiser.
- N° 12. — Le Secret du Fellah.

Chaque fascicule vendu 1 fr. 50, contient un récit complet.

On s'abonne chez tous les dépositaires des *Messageries Hachette*
et aux Éditions 'La Vigie' 36, boulevard Saint-Germain, Paris.

Un an (12 numéros) **15** francs.

Six mois (6 numéros) **8** francs.

Toutes les recensions où rééditions numériques

de LENCULUS sont gratuites, et ne peuvent faire l'objet d'aucun profit.

On retrouvera toutes ses publications sur le site [http ://www.the-savoisien.com/](http://www.the-savoisien.com/)

CH. LUCIETO

*LA GUERRE DES CERVEAUX
EN MISSIONS SPÉCIALES*



140.000 Exemplaires vendus.

LA VIERGE ROUGE DU KREMLIN

93.000 Exemplaires vendus.

LIVRÉS A L'ENNEMI

100.000 Exemplaires vendus.

LE DIABLE NOIR

60.000 Exemplaires vendus.

Vient de paraître

L'ESPION DU KAISER

Chaque volume, broché **12 fr.**

On retrouvera toutes nos publications sur le site :
<http://the-savoisien.com/>

